

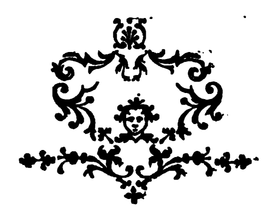




ANECDOTES DE LA COUR DE FRANÇOIS I.

Par Mlle DE LUSSAN.

TOME SECOND.

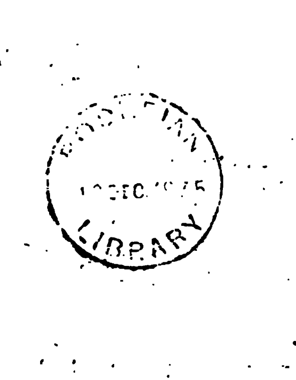


A LONDRES,

Chez JEAN NOURS, Libraire, dans le Strand.

M. DCC. XLVIII.




LIBRARY



ANECDOTES DE LA COUR DE FRANÇOIS I.

TOME SECOND.

'AMIRAL de Brion avoit chez Madame d'Estouteville, comme chez la Princesse de Sedan, un air si aisé, ses attentions pour Mademoiselle de Vallemont paroissoient si naturelles, qu'elle n'avoit

aucun ſoupçon de ſes ſentimens. A titre d'un ami prévenu ſeulement pour elle d'une particuliere eſtime, l'Amiral l'avoit inſenſiblement menée à ce genre de familiarité qu'on a avec les perſonnes qu'on voit tous les jours, & dont l'amitié nous flatte.

Quoique Mademoiſelle de Vaſſemont ignorât l'amour du Comte de Brion, elle penſa qu'à la faveur de ſes aſſiduités & de ſes attentions pour elle; il pourroit, ſans le ſçavoir, ſervir au projet que lui avoit ſuggéré ſon dépit.

Dans ce deſſein elle cher-

choit quand d'Estouteville étoit présent, mais sans affectation, à avoir avec Brion des momens d'entretien. Alors elle prenoit un air attentif, ou un air satisfait de ce qu'il lui disoit bas ; & Brion, séduit par un accueil encore plus ouvert qu'à l'ordinaire, se flattoit en secret qu'elle avoit deviné sa passion, & que touchée de son respect, il gagnoit quelque chose sur son cœur. Cette idée donnoit dans ces momens à sa phisionomie, une vivacité & un brillant que le Comte d'Estouteville remarquoit, mais sans en être allarmé.

Brion, dit-il un jour à Mademoiselle de Vallemont, vous a-t'il confié qu'il vous aime ? Je ne suis ni indiscréte, ni vaine, lui répondit-elle, ainsi vous ne sçaurez ni son secret ni le mien. Mais au moins, reprit d'Estouteville, en souriant, vous me direz si son amour ne me coûte rien dans votre cœur ? Est-il toujours pour moi le même ? Oui, répliqua Mademoiselle de Vallemont, avec un air un peu embarassé. D'Estouteville s'en plaignit. Elle le rassura avec ce ton qui auroit fait naître de la jalousie dans l'ame de tout autre, mais dont d'Estouteville n'é-

toit pas susceptible, par son extrême confiance pour sa cousine, qui dans cette occasion étoit fâchée que son cousin l'estimât trop.

Mademoiselle de Vallemont, à qui son projet rioit, le confia à la Princesse de Sedan. Vous voulez que mon frere, lui dit-elle, croie l'Amiral amoureux de vous? Oui, répondit-elle. Eh bien! ma chere cousine, reprit la Princesse de Sedan, sçachez qu'il croira vrai. J'en serois bien fâchée, répliqua Mademoiselle de Vallemont; car, si j'en avois seulement le soupçon, je m'arrêterois tout court, pour ne pas in-

duire Brion à erreur, & pour ne lui pas donner occaſion de me déclarer une tendreſſe dont l'aveu m'embaraſſeroit d'autant plus, que l'eſtime qu'il me marque m'a inſpiré pour lui une véritable amitié. Je le veux bien pour ami, & je n'en veux point pour amant. Mais, ma couſine, vous badinez. Non, repartit la Princeſſe, je vous dis ſérieuſement que l'Amiral a pour vous une paſſion auſſi vive que reſpectueuſe. Qui vous l'a dit, lui demanda vivement Mademoiſelle de Vallemont? Lui, repliqua la Princeſſe de Sedan. Oui, il m'a confié qu'il vous adore,

Il vous cache avec ſoin ſes ſentimens, dans la crainte que vous ne le regardiez comme un ennemi qui en veut à votre liberté. Il eſpere à la faveur du tems & de ſes ſoins [rendus ſimplement comme un ami qui vous eſtime au-deſſus de toutes les femmes] gagner votre amitié, & vous donner aſſez de confiance en ſon caractere pour penſer qu'il peut faire votre bonheur. Et vous ne l'avez pas déſabuſé, dit vivement Mademoiſelle de Vallemont ? Non, dit la Princeſſe de Sedan. Mon frere eſt ſi leger, Brion eſt ſi aimable, que peut-être le

tems peut faire ce qu'il attend. Que vous êtes cruelle, s'écria Mademoiselle de Vallemont, & que je me veux de mal d'avoir plû à Brion! Mais ma cousine, continua-t'elle, aidez-moi à jetter de l'inquiétude dans l'ame [trop calme] de votre frere. Ce ne sera qu'en lui donnant un grand mouvement que je l'arracherai à la Marquise de Guébriant. Elle est la seule que mon cousin ne m'ait pas sacrifiée, dès qu'instruite de ses écarts je l'ai exigé. Votre frere ignore que je vous aye fait confidence de l'intelligence de nos cœurs. Nous sommes tous trois souvent

ſeuls enſemble, prenez ce moment pour parler de l'amour de Brion ; mais gardez-vous de dire à d'Eſtouteville, que vous ſçavez de Brion qu'il m'aime ; & ſur-tout laiſſez Brion perſuadé que vous lui gardez le ſecret, car je ſerois déſeſpérée s'il ſçavoit que je ſuis inſtruite de ſa tendreſſe. Je veux l'ignorer toujours.

Mademoiſelle de Vallemont avoit à peine achevé ces derniers mots, que le Comte d'Eſtouteville entra. De quoi parliez-vous enſemble, leur demanda-t'il ? Je voulois que ma couſine, lui répondit ſa ſœur, me dît ſi

l'Amiral a autant d'eſprit quand il dit qu'il aime, qu'il en a dans une converſation générale. Elle refuſe de ſatisfaire ma curioſité, joignez-vous à moi, mon frere, pour la faire parler. Si elle s'obſtine à ſe taire j'en augurerai bien pour le Comte de Brion, car il eſt certain que Brion l'aime. Qu'en penſez-vous mon frere ?

Je vous laiſſe badiner aux dépens du Comte de Brion & aux miens, répartit Mademoiſelle de Vallemont, & je vous permets auſſi de penſer tout ce qu'il vous plaira. Vous évitez aſſez adroitement, dit d'Eſtoute-

ville, de répondre à la question de ma sœur. Elle n'est pas indiscréte, je suis prudent, ainsi vous pourriez nous faire l'aveu d'un triomphe digne de vous. Je vous l'ai déja dit, repartit Mademoiselle de Vallemont, je ne suis pas vaine. Mais vous êtes tendre, lui dit la Princesse de Sedan, & Brion vous l'a appris. Votre réserve avec mon frere & moi m'en assure. Eh bien! ajouta-t'elle, quand vous appellerai-je la Comtesse de Brion? J'en serois fort aise. Oui, ma cousine, je vous aimerois mieux unie avec un homme du caractere & du mérite de Brion,

que de vous voir toujours Mademoiselle de Vallemont. Naissance, fortune, dignité, figure, esprit, & la faveur du Roi, ne laissent rien à desirer dans l'Amiral. On voit bien ma sœur, dit d'Estouteville, blessé de ce discours, que vous êtes l'amie de Brion, & que vous aimez votre cousine. Vous pouriez dire la vôtre, dit en souriant la Princesse de Sedan.

Dans ce moment on annonça le Comte de Saint-Paul, qui ne demanda point à d'Estouteville, pourquoi il sortoit. Depuis long-tems il desiroit de se trouver avec la Princesse de Sedan, sans

avoir Mademoiſelle de la Marck pour témoin, Témoin qui contraignoit juſques à ſes regards.

Mademoiſelle de Vallemont qui ſentit l'embarras de la Princeſſe de Sedan, & celui du Comte de Saint-Paul, fit les honneurs de la converſation, à la faveur de pluſieurs mariages qui venoient d'embellir encore la Cour de François I.

Je n'entends jamais parler tranquillement de mariage, dit le Comte de Saint-Paul. Il me rappelle un ſouvenir trop douloureux. Oui, j'envie & j'envierai toute ma vie le ſort d'un homme, qui

né pour être heureux, n'a pas rejetté le bonheur que l'amour par les mains de l'hymen lui offroit. Mais il est des destinées funestes auxquelles on ne peut échapper. Le Comte de Saint-Paul se tut, & regarda fixement la Princesse de Sedan, qui sentant qu'elle rougissoit, rougit davantage. Mademoiselle de Vallemont craignant la suite de ce discours, demandoit au Comte de Saint-Paul s'il alloit à la Cour, quand Mademoiselle de la Marck entra, suivie du Marquis de Montejean.

Le Comte d'Estouteville, en sortant de chez sa sœur,

passa chez la Duchesse de Boüillon. L'Amiral y étoit. D'Estouteville lui proposa d'aller se promener au bois de Vincennes. Qu'avez-vous fait de Brion, dit le Comte de Saint-Paul à Montejean, qui répondit, que le Comte d'Estouteville venoit de l'emmener, & qu'ils étoient allés à Vincennes.

Ce discours causa beaucoup d'inquiétude à Mademoiselle de Vallemont. Elle croyoit son projet renversé. Brion, se dit-elle, qui ignore mes sentimens pour d'Estouteville, & ceux de d'Estouteville pour moi, va sans doute se confier au frere,

comme il s'eſt ouvert à ſa ſœur. Cet aveu de Brion rendra dans le moment la tranquillité à d'Eſtouteville, il reconnoîtra la pureté de mon cœur, avant que j'aye pu le jetter dans les horreurs de le croire coupable.

Mademoiſelle de Vallemont, agitée de toutes ces idées, réſiſta aux inſtances que la Princeſſe de Sedan & Mademoiſelle de la Marck, lui firent pour reſter avec elles. En entrant chez la Comteſſe d'Eſtouteville, elle ſe retira dans ſon appartement; elle y étoit occupée de ſes penſées, lorſqu'elle vit entrer d'Eſtouteville avec l'air d'un homme chagrin.

Brion, lui dit-il, eſt encore plus myſtérieux que vous. vous n'avouez ni ne déſavouez qu'il vous aime, & lui nie avec aſſurance d'avoir pour vous d'autres ſentimens que ceux qu'inſpire une particuliere eſtime. Mais ſon embaras le décèle ; ainſi que le vôtre vous trahit.

Mademoiſelle de Vallemont, étoit enchantée d'apprendre que Brion avoit diſſimulé avec d'Eſtouteville ; il ne lui reſtoit qu'à deſirer qu'il eût dit vrai, en jurant qu'il n'avoit pour elle que de l'eſtime. L'aſſurance avec laquelle le Comte de Brion, avoit nié de l'aimer, en la

gnit de ſe trouver mal, & appella quelqu'un. D'Eſtouteville outré de cette ruſe, & déſeſpéré du procédé & du ſilence de ſa couſine, ſortit. Quel effort pour elle de le laiſſer aller dans le déſordre où étoit ſon ame !

Mademoiſelle de Vallemont avoit auprès d'elle une femme qui avoit été à ſa mere ; elle étoit sûre de ſon attachement & de ſa diſcrétion. Sa confiance pour elle étoit ſans réſerve. Dès qu'elle fut ſeule, elle s'enferma avec Viſignon [c'étoit le nom de cette femme] elle lui dicta une lettre. Quand Viſignon en fut à mettre le deſſus, elle

dit, en riant, à Mademoiselle de Vallemont, eh! quel est celui qui aura l'honneur de vous avoir écrit cette tendre lettre? Brion, répondit-elle. Mais lis-la moi. Visignon lut.

Pourquoi exiger de moi, Mademoiselle, un aussi long mystere? Pourquoi vouloir encore differer mon bonheur? Qu'attendez-vous? Laissez-moi la permission de vous obtenir de la Comtesse d'Estouteville. Je fus hier trois heures tête à tête avec son fils; il soupçonne ma passion pour vous. Que j'eus de peine à la lui cacher! vingt fois je voulus la lui avouer, mais le sou-

venir que ç'eût été vous désobéir, m'a donné la force d'en garder le secret : Que faut-il donc pour vous déterminer à accepter un époux, s'il est vrai que l'amour que vous m'avez inspiré ait sçu vous toucher.

Après la lecture de cette lettre, Mademoiselle de Vallemont dit à Visignon de la cacheter avec un chiffre, ensuite elle lui ordonna de la lui faire rendre par un laquais de la part de Brion, dès que d'Estouteville seroit seul avec elle.

D'Estouteville passa une nuit qui lui étoit nouvelle par rapport à Mademoiselle de Vallemont. Son estime

pour elle la défendoit, & l'amour le faisoit trembler. Brion l'aime-t'il ? L'aimeroit-elle, se demandoit-il à lui-même ? Mais dois-je avoir de l'incertitude sur la tendresse de l'Amiral, ne m'en étois-je pas déja apperçu avant que son embarras m'en ait assuré hier ? Ma sœur ne l'a-t'elle pas devinée ? Et la cruelle que j'adore m'en fait un mystere.

Dès que le Comte d'Estouteville sçut Mademoiselle de Vallemont éveillée, il passa chez elle. S'il avoit été toute la nuit livré à de vives allarmes, de son côté elle avoit été agitée de ce qu'elle

osoit faire. Vingt fois elle avoit voulu déchirer une lettre, qui alloit la compromettre dans l'esprit d'un amant dont elle étoit respectée. Mais le souvenir de la Marquise de Guébriant, & les craintes qu'elle lui causoit la retenoient. Enfin elle la reprit à Visignon & la décacheta. Elle la mit ensuite sous le chevet de son lit, & dit à Visignon de la faire tomber lorsqu'elle lui demanderoit son mouchoir.

Visignon exécuta à merveille sa commission. Mademoiselle de Vallemont avec vivacité voulut se jetter sur la lettre, mais d'Estoute-

ville, debout & plus près de la lettre la saisit. Rendez-moi ce papier, lui dit-elle froidement & avec une parole tremblante; car l'idée de l'erreur où elle alloit jetter d'Estouteville, la troubloit. Que contient donc cette lettre, lui demanda d'Estouteville, encore plus ému qu'elle? Vous pâlissez? vous tremblez? Rendez-moi ce papier, vous dis-je, reprit-elle. Je le veux. Avez-vous accoutumé répliqua-t'il, d'avoir des secrets pour moi? Non. Eh bien! dussai-je mourir le quart-d'heure après avoir lû cette lettre, je la lirai. En achevant ces mots le Comte

d'Estouteville sortit brusquement.

On ne sçauroit dire lequel des deux se fit sentir le plus vivement au Comte d'Estouteville, ou de la surprise ou de la douleur, à la lecture de cette lettre. Puis-je le croire, s'écria-t'il, ma cousine est volage ! Brion lui a plû ! Brion l'aime. Ah ! je n'ai pas assez craint un rival aussi redoutable. Juste ciel ! elle aime Brion ! Brion, pour qui tout parle, dignités, fortune & la faveur de son Roi. Tous ses avantages dans un homme fait pour plaire, en donnant à l'ingrate une heureuse & brillante occa-

ſion de ſe venger de mes legeretés, l'ont ſéduite. Si je l'ai bien mérité j'en ſuis bien puni. Oui, c'eſt à moi ſeul à qui je dois reprocher ſon inconſtance. Elle s'eſt enfin laſſée de ſoutenir les miennes. Mais eſt-il bien vrai qu'elle aime Brion ? Cette lettre ne m'en aſſure pas. J'y vois qu'elle ne ſçauroit encore conſentir qu'il l'obtienne. Pourquoi ! pourquoi ſi elle aime mon rival différe-t'elle ſon bonheur ? Ah ! c'eſt ſans doute un ſentiment tendre qui lui parle encore pour moi ! Eh bien ! allons à ſes pieds rendre toute ſa force à ce ſentiment. Non, Brion,

tu ne poſſédes pas encore ce que j'aime.

Après ſes réflexions le Comte d'Eſtouteville rentra chez Mademoiſelle de Vallemont, qui étoit auſſi agitée que lui. Il ſe jetta d'abord à ſes pieds, ſes ſoupirs, ſes larmes, & quelques exclamations de douleur ou de déſeſpoir l'inſtruiſoient de l'état de ſon ame. Enfin il lui dit, c'eſt à vos genoux, que je vous demande ſi j'ai perdu votre cœur ſans retour? Seroit-il vrai que Brion m'en eût chaſſé? Achevez de m'aſſaſſiner. Dites-le moi : Se pourroit-il que vous euſſiez prononcé le mot, je vous ai-

me, à un autre qu'à moi ! Le dépit peut-être vous a trompée. Revenez de votre erreur, c'eſt l'amant le plus tendre qui vous en conjure. Pénétré de repentir, j'avoue à vos pieds le myſtere que je vous ai fait, non d'avoir aimé la Marquiſe ; mais de ma fantaiſie pour elle trop ſoutenue. Quoi ! cette fantaiſie me couteroit votre cœur ? Quoi ! vous m'auriez trahi ?

L'exemple ſéduit à la fin, répondit Mademoiſelle de Vallemont. Qu'entends-je ! s'écria d'Eſtouteville. Vous convenez d'aimer Brion ! Je le verrois vous poſſéder ? Ah ! ne l'eſpérez pas ! Votre cœur

m'appartient, l'amour me l'a donné, & m'a promis cette main que l'audacieux Brion vous demande. Eh bien! je vais l'inſtruire que je vous adore, dit-il en ſe relevant avec fureur. Arrêtez, s'écria Mademoiſelle de Vallemont. Vous tremblez, reprit-il. Eſt-ce pour lui? Eſt-ce pour moi? Ni pour l'un ni pour l'autre, répondit Mademoiſelle de Vallemont. Demeurez, ajouta-t'elle, & calmez ce tranſport. Vous êtes ici le ſeul coupable, & moi la ſeule victime d'un amour trop fidéle.

Alors elle fit paſſer d'Eſtouteville du déſeſpoir à la

joie la plus vive, en le tirant de l'erreur où elle l'avoit jetté. Juste ciel ! s'écria-t'il, quel heureux instant. Quel changement ! Brion n'étoit qu'un phantôme pour m'effrayer ! Vous m'aimez toujours charmante Suzane, & moi je vous adore, dit-il, en retombant à ses genoux, non-seulement pour la conjurer de lui pardonner tous ses égaremens, mais pour obtenir d'elle qu'un mariage secret les unît à jamais.

Non, Comte, répondit Mademoiselle de Vallemont, non, jamais je ne vous épouserai que d'une façon digne de vous & de moi. D'Estou-

teville redoublant ſes inſtances, Mademoiſelle de Vallemont reprit, ceſſez, Comte, des inſtances dont mon caractere eſt offenſé. Mais, continua-t'elle avec un air tendre & ſatisfait, racontez-moi votre avanture avec la Marquiſe.

Il fut de bonne foi, il lui avoua tout ce qu'il avoit imaginé pour ôter à la Marquiſe les occaſions d'être indiſcrette avec elle, puis il ajouta : Ah ! belle Suzane, votre ſtratagême me procure un ſi grand bien, que je vous remercie de l'avoir imaginé, il me prouve toute votre tendreſſe. Ajoutez la

frayeur que j'avois de la Marquise, répliqua-t'elle. Car ne me croyez pas encore bien tranquille. Vous allez l'être, répondit d'Estouteville. Je vais écrire à la Marquise, vous-même vous lui envoyerez ma lettre. Lisez, dit-il à Mademoiselle de Vallemont, après avoir écrit. Elle lut.

Nous nous sommes promis réciproquement, Madame, de nous avertir de bonne foi, quand l'amour rendroit volage l'un ou l'autre. Cette parole que je vous rappelle, vous est un aveu que je suis dans le cas de profiter d'une permission dont je ne croyois pas avoir besoin si-tôt. Je me suis trom-

pé, je vous l'avoue, je souhaite que vous pensiez pour moi, d'une maniere à n'avoir point de pardon à vous en demander.

Cette lettre qui ne permettoit pas à Mademoiselle de Vallemont, de douter de la sincérité du sacrifice que lui faisoit d'Estouteville, lui inspira une entiere confiance. Une femme qui reçoit un tel billet, dit-elle, doit être bien humiliée. J'épargnerai la honte que celui-ci causeroit à la Marquise. Elle sera assez punie de vous perdre, & je suis persuadée que ce sera sans retour. En disant ces mots elle déchira la lettre.

Je vous reconnois, charmante Suzane, dit avec transport d'Estouteville, à ce généreux procédé. Pourrois-je ne pas vous adorer! Tous les jours je vous admire davantage : Que les sublimes qualités de votre ame, que les agrémens de votre esprit, sont de forts liens pour enchaîner un cœur. Non, le mien ne vous échappera jamais!

Le Comte d'Estouteville étoit dans une ivresse de joie que Mademoiselle de Vallemont partageoit avec lui. Il écoutoit avec autant de plaisir que d'avidité les détails de la tendre supercherie

qu'elle lui avoit fait. Mais quelle fut sa surprise en apprenant que sa sœur, instruite de leur réciproque tendresse, avoit été de moitié pour rendre Brion l'objet de sa jalousie. Il est vrai cependant, dit-il à Mademoiselle de Vallemont, que Brion vous aime. Cela peut bien être, répondit-elle, néanmoins je l'ignore. S'il m'en fait la confidence, laissez-moi le soin de ma réponse. Je l'estime, j'ai de l'amitié pour lui, ce sera en lui prouvant l'un & l'autre que je convertirai l'amant en ami.

La Princesse de Sedan vint

ce même jour chez ſa mere, qu'elle trouva ſortie. Elle paſſa chez Mademoiſelle de Vallemont, où étoit le Comte d'Eſtouteville. Ah ! ah ! ma ſœur, lui dit-il, vous ſçavez avec un air ſimple jouer de mauvais tours. Avec cet air ſimple vous mettez à merveille une ame en peine. Comment ! vous, ſur qui je comptois, vous vous prêtez aux perfidies de votre couſine ?

Soyez moins ſurpriſe de ce diſcours, dit Mademoiſelle de Vallemont à la Princeſſe de Sedan, voyant ſon étonnement & ſon embarras. Votre frere n'a plus de

rival à craindre, Brion lui a fait tout le mal qu'il lui fera, & en vérité il en est quitte à bon marché.

Alors Mademoiſelle de Vallemont raconta à la Princeſſe de Sedan, tout ce qui s'étoit paſſé. Elle railla ſon frere, Mademoiſelle de Vallemont ſe joignit à elle, & d'Eſtouteville ſe défendit avec legereté. Cette converſation gaie changea de matiere & de ton, en voyant entrer le Comte de Saint-Paul & Montejan ; mais ſans tomber dans la langueur ni dans le ſérieux.

La Princeſſe de Sedan, au milieu d'une compagnie qui

respiroit la joie & le plaisir, parut prendre part à la gaieté qui y régnoit. La présence du Comte de Saint-Paul, qui malgré elle lui étoit toujours agréable, & les discours pleins de galanterie de ce Prince l'animant encore, elle fut charmante.

La situation heureuse de l'ame de Melle de Vallemont, répandóit un brillant sur sa phisionomie, & une gaieté dans ses discours, qui en l'embellissant encore, rendoit Brion encore plus passionné. Il s'étoit placé auprès de la Princesse de Sedan, car le Comte de Saint-Paul n'avoit osé s'y mettre, il étoit

vis-à-vis d'elle. L'Amiral ne pouvant tenir renfermé le plaisir qu'il trouvoit à admirer Mademoiselle de Vallemont, parloit bas d'elle de moment à autre à la Princesse de Sedan, qui ne lui répondoit rien, mais qui paroissoit l'écouter avec complaisance.

Quel secret peut avoir l'Amiral avec la Princesse de Sedan, demanda le Comte de Saint-Paul à Montejan, dès qu'ils furent sortis? Que peut-il avoir tant à lui dire? Des choses apparemment, repartit Montejan, qui n'éxigent point de réponses, car Madame de Sedan gardoit

avec lui le silence. N'y a-t'il pas le langage des yeux, reprit le Prince? Oui, répliqua Montejan, mais les leurs ne se sont rien dit. Si c'étoit Brion, dit le Comte de Saint-Paul qui eût surpris son cœur avant nôtre malheureux voyage d'Italie? Le soupçon m'en vient. Je vais les examiner de près. Ne se pourroit-il pas, depuis ce que j'ai entendu le jour même de mon arrivée, que l'Amiral amoureux & aimé, eût arraché un aveu à la Princesse de Sedan? Non, Prince, répliqua Montejan, non, l'Amiral n'est pas votre rival. Qui t'en assure, reprit le

Comte de Saint-Paul ? L'Amiral à qui la nature a tout donné pour plaire, depuis son retour en France, n'a paru attaché à aucun objet. Depuis un tems il ne passe pas un jour sans voir la Princesse de Sedan, ou chez elle ou chez sa mere. L'oisiveté de son cœur qui n'étoit pas dans l'habitude d'être vuide l'embarrasseroit ; il est occupé, & c'est la Princesse de Sedan qui le remplit... Tu ris, Montejan, Et de quoi? De votre erreur, répondit-il. Car, je réponds que l'Amiral n'a que de l'estime & du respect pour l'objet de votre foiblesse.

Tu me désesperes, Montejan, reprit le Prince. On croiroit toujours à tes discours que tu sçais quel est mon rival. On te croiroit son confident. Cela pourroit être, répliqua Montejan, en ce cas, je lui dois le secret, & je promets de ne lui dire jamais qu'il est aimé de la Princesse de Sedan. Parle sérieusement, lui dit le Comte de Saint-Paul. Le connois-tu? Nomme-le moi. En seriez-vous moins à plaindre si vous le connoissiez, lui demanda-t'il? Sans doute, répondit le Prince. Je me vangerois sur lui de mon malheur. Le beau projet, dit Montejan! La

Princeſſe de Sedan que vous adorez, malgré elle & malgré la raiſon, vous feroit donc redevable de la deshonorer. Je ſçaurois bien, reprit le Comte Saint-Paul, ſans la compromettre, punir celui qui a ſçu lui plaire. Enfin je vais ſuivre & examiner dans toutes les occaſions l'Amiral. Les yeux ſont ſouvent indiſcrets, les ſiens le trahiront peut-être.

L'amour de l'Amiral pour Mademoiſelle de Vallemont, le pénible ſilence qu'il obſervoit avec elle, & ſa confiance pour la Princeſſe de Sedan, qu'il avoit rendu la dépoſitaire de ſes ſentimens,

lui faisoit trouver un plaisir extrême à l'entretenir. Ce n'étoit pas, il est vrai, à Mademoiselle de Vallemont, à qui il disoit jusqu'où alloit pour elle sa passion ; mais elle faisoit au moins le sujet de ses confidences. Ainsi l'Amiral cherchoit toujours & ne manquoit jamais les occasions, sur-tout quand Mademoiselle de Vallemont n'y étoit pas, de parler bas & quelquefois assez long-tems à la Princesse de Sedan ; il est aisé de croire que l'air de cette Princesse, en écoutant l'Amiral, n'étoit ni vif ni tendre ; mais le sien l'étoit,

Un jour le Comte de Saint-Paul, qui ne paroiſſoit prendre aucun intérêt à ſes converſations myſtérieuſes, & qui cependant y donnoit toute ſon attention, entendit le Comte de Brion qui diſoit à la Princeſſe de Sedan, qui ſans doute vouloit lui perſuader de renoncer à l'eſpoir de vaincre l'indifférence de ſa couſine. *Permettez-moi au moins, Madame, de me flatter, que le tems & mon amour pourront obtenir ce que j'oſe attendre de l'un & de l'autre. Ne déſeſpérez pas un homme qui ne connoît plus d'autre bonheur que celui . . . .*

Dans ce moment la Princesse de Sedan, croyant s'appercevoir que le Comte de Saint-Paul, inquiet de cet entretien, l'écoutoit, interrompit brusquement l'Amiral, en le poussant du bras. Alors le Comte de Saint-Paul, furieux de ce qu'il vient d'entendre & du geste de Madame de Sedan, sortit en faisant signe à Montejan de le suivre. Qu'avez-vous, Prince, lui demanda-t'il, en voyant le désespoir & la rage peints dans ses yeux ?

Je le connois donc enfin ce rival, s'écria le Comte de Saint-Paul ! Je n'en sçaurois plus douter. Mon cœur

peut à peine dans ce moment contenir toute ma fureur ; je ne respire que vengeance ! Je brûle d'impatience de me délivrer d'un rival heureux. L'agitation où je vous vois, lui dit Montejan, me cause un effroi mortel. Expliquez-vous donc ? Oui, je ferai l'honneur à Brion de me mesurer avec lui. L'amour jaloux nous rend égaux. Il est aimé le cruel, & il aime. Oui, je vais dès cet instant même lui envoyer un défi pour cette nuit. Ecoute, Montejan, ce que je viens d'entendre de la bouche même de Brion, & ce que je viens de voir.

Permettez-

Permettez-moi, au moins, Madame, de me flater, que le tems & mon amour pourront obtenir ce que j'ose attendre de l'un & de l'autre. Ne déseperez pas un homme qui ne connoît plus de bonheur que celui.....

A ces mots, Madame de Sedan l'a arrêté. Eh bien à present me diras-tu que Brion n'est pas cet objet aimé. Oui, répondit Montejan. Ce discours ne prouve pas que l'Amiral soit ce rival que vous cherchez. Il ne le prouve pas ? Que faut-il donc pour que j'en sois convaincu ? J'assurerois, répartit Montejan, que c'étoit

un récit que le Comte de Brion faiſoit à la Princeſſe de Sedan. Et pourquoi ſi c'étoit un récit a-t'elle arrêté Brion, reprit le Comte de Saint-Paul ? Parceque celui qui l'entendroit pouvoit comme vous prendre le change, répondit Montejan. Laiſſe-moi, lui dit le Prince impatienté, je ne t'écoute plus ; c'eſt vouloir trop obſtinément m'en impoſer. Non, ne l'eſpere pas, tu ne pourras ni me perſuader, que l'Amiral n'eſt pas ce rival que je cherche depuis ſi longtems, ni m'empêcher de me battre avec lui.

En diſant ces mots, le

Comte de Saint-Paul prit la plume pour écrire à l'Amiral. Montejan, troublé, désespéré de ne pouvoir détourner le Comte de Saint-Paul d'une résolution qui alloit le perdre, s'écria. Ah! Prince, qu'allez-vous faire! Quelle est votre erreur! Voulez-vous immoler à vos injustes soupçons l'infortunée Princesse de Sedan! Appellez la prudence à votre secours. Ecoutez-là, Je n'écoute rien, répartit le Comte de Saint-Paul. Non reprit Montejan, l'Amiral n'est pas votre rival, je puis vous en assurer Je le sçai. Ayez en moi assez de confiance

pour m'en croire. Je ne vous en impose pas ; non, il n'est point l'objet de la tendresse de Madame de Sedan.

Le Prince étonné du discours de Montejan, lui dit : tu ne m'en convaincras qu'en m'en nommant un autre. Depuis quelque-tems je te soupçonne de le connoître ce rival, nomme-le moi, je te donne ma parole de contenir tous les mouvemens qui pourroient m'emporter jusqu'à lui demander raison de son bonheur. Ce n'est pas ce que je crains, répartit Montejan. Que crains-tu donc, lui demanda le Comte de Saint-Paul ? D'autres rai-

ſons m'impoſent ſilence, répondit-il. Ah! Montejan tu ſçais donc qui il eſt, reprit le Prince. Oui, je le ſçai, répliqua-t'il. Oui, tous les jours il excite ma pitié. Tous les jours je gémis de ſa foibleſſe. Ciel! s'écria le Comte de Saint-Paul, il aime la Princeſſe de Sedan. Il l'adore, répondit Montejan. Que ne ſacrifierois-je pas pour le voir revenu de ſon égarement. Finis tes plaintes, tes regrets, & dis-moi ſon nom. A quelle extrémité me vois-je réduit, reprit Montejan, d'un ton pénétré de douleur. Ah! Prince, ſoyez ſatisfait de ſçavoir que ce n'eſt pas l'Ami-

ral ! C'est lui si tu ne m'en nomme pas un autre, lui dit le Comte de Saint-Paul. Eh bien... c'est vous... C'est moi !... Oui, c'est vous, dit Montejan. Qu'entens-je! Ah ! Montejan, tu me trompes !

Je n'avois jamais paru aux yeux de la Princesse de Sedan, poursuivit ce Prince, quand à mon arrivée de Dauphiné je surpris son secret dans le cabinet de Diane. Elle vous avoit vû, reprit Montejan, & c'étoit vous qui étiez dans ce moment, l'objet du désordre de son ame, de ses remords, & des reproches que lui fai-

ſoit Mademoiſelle de Vallemont. Développe - moi promptement ce myſtere, lui dit-il, ne me laiſſe plus douter que je ſuis le plus heureux des hommes.

A meſure que le Comte de Saint-Paul écoutoit les preuves que lui donnoit Montejan qu'il étoit aimé, il ſe livroit au plaiſir de le croire. Tout l'en aſſuroit. Un autre que moi, diſoit-il, lui auroit-il inſpiré de la haine pour ſa belle-ſœur en la croyant aimée ?... Ecoute les propres mots que j'ai entendu ; *N'eſt-il pas tems*, diſoit Mademoiſelle de Vallemont à ſa couſine, *que vous*

triomphiez d'une impreſſion qu'un ſeul moment a fait ſur votre cœur, & que le tems devroit avoir effacé !

Ah ! mon cher Montejan, je te dois le bonheur de ſçavoir que je ſuis aimé. Mais tu m'en a gardé le ſecret bien cruellement. Je te le pardonne néanmoins, ton amitié pour Mademoiſelle de la Marck t'excuſe. Quelle fatalité, s'écria-t'il ! Le Roi me deſtine à Mademoiſelle d'Eſtouteville, qui m'aime, que je dois un jour adorer, & je ne la refuſe que pour faire le malheur de ſes jours & des miens. Trop cruelle mere ! pourquoi avoir ſi

promptement disposé de votre fille ? Ne deviez-vous pas penser que dès que je la verrois, je ferois ma félicité de la posséder ? Mais Montejan ; retournons chez la Duchesse de Boüillon. Que j'ai d'impatience de chercher à lire dans les yeux de la Princesse de Sedan, ce qui se passe dans son cœur. Allons.

Le Comte de Saint-Paul avoit une satisfaction & une vivacité répandue sur le visage qui ne lui étoit pas ordinaire, Mademoiselle de la Marck s'en apperçut avec plaisir, & la Princesse de Sedan qui avoit cru voir que ce Prince prêtoit de l'attention

à ce que l'Amiral lui disoit bas, pensa qu'il n'avoit pas entendu les dernieres paroles de Brion, qui auroient pû lui faire croire qu'elle étoit aimée de lui, & qu'elle souffroit avec complaisance qu'il l'entretînt de son amour. Elle avoit même cru remarquer que le Comte de Saint-Paul étoit sorti avec de l'inquiétude. Mais son prompt retour & sa gaieté la rassurérent.

Sans trop examiner le principe des mouvemens qui se passoient chez elle, elle pensa avec plaisir que son entretien avec l'Amiral, n'avoit fait nulle impression à ce

Prince, car elle ne doutoit plus de ſa paſſion; mais ſes réflexions lui firent prendre le parti de prier le Comte de Brion de montrer moins d'empreſſement pour lui parler. En voulant faire un myſtere, lui dit-elle, de votre tendreſſe pour ma couſine; on m'en croiroit l'objet. Le titre de fille donne la permiſſion de lui rendre des ſoins. Mais celui de femme me preſcrit la loi de ne donner ſeulement pas le tems de ſoupçonner ma conduite. Ainſi, croyez-moi Amiral, avouez-lui vos ſentimens pour elle.

Le Comte de S. Paul, délivré

des mouvemens de jalousie qui le tourmentoient depuis qu'il aimoit la Princesse de Sedan, l'esprit plus libre, se rappellant ce qu'il avoit entendu dire à l'Amiral, pensa qu'il ne s'étoit pas trompé en le croyant amoureux, mais que c'étoit ou de Mademoiselle de la Marck, ou de Mademoiselle de Vallemont. Il souhaita d'abord que ce fût de Mademoiselle de la Marck, & il desira que l'Amiral pût s'en faire aimer, persuadé que la maison de la Duchesse de Boüillon ne lui en seroit pas moins ouverte, en priant le Roi de se déclarer pour l'Amiral.

Cette idée qui flatoit le Comte de Saint-Paul, lui fit prendre la résolution d'éxaminer de près l'Amiral. Il prit aussi celle de le mettre à son aise, si c'étoit Mademoiselle de la Marck qu'il aimât, en lui avouant qu'il n'avoit pour elle qu'une estime particuliere, & en lui conseillant de se servir de sa faveur pour l'obtenir. Mais il eut une occasion de croire que c'étoit la belle cousine de d'Estouteville qui étoit l'objet de l'amour de l'Amiral.

Un jour que Mademoiselle de la Marck, & Mademoiselle de Vallemont, é-

toient. avec la Princesse de Sedan, le Comte de Saint-Paul, d'Estouteville, l'Amiral & Montejan, entrerent. Insensiblement la conversation tomba sur l'amour & sur la reconnoissance. L'avis de l'Amiral fut, qu'on devoit de la reconnoissance à l'amour qu'on inspire. Que dites-vous-là, Amiral, s'écria Mademoiselle de Vallemont! L'amour demander de la reconnoissance. Eh fi, elle est d'un ennui insupportable. Elle bâille toujours quand l'amour lui parle. L'altération que causa cette réponse vive, sur le visage & dans les yeux de l'Amiral,

qui les avoit fixés ſur Mademoiſelle de Vallemont, joint à l'air déconcerté & penſif dont il ne fut pas le maître pendant tout le tems qu'il reſta chez la Princeſſe de Sedan, inſtruiſirent le Comte de Saint-Paul, que c'étoit de Mademoiſelle de Vallemont, que l'Amiral étoit amoureux. Il ſentit un regret vif que ce ne fut pas de Mademoiſelle de la Marck. Il avoit déja arrangé ſon projet pour en rendre l'Amiral poſſeſſeur. A ce regret ſuccéda la réflexion, que ſi l'Amiral épouſoit Mademoiſelle de Vallemont, il auroit tous les jours le plaiſir de voir

chez la Comtesse de Brion la Princesse de Sedan. Cette idée lui fit desirer que l'amour de l'Amiral fût heureux.

Le lendemain de cette conversation, l'Amiral alla le matin chez le Comte de Saint-Paul, qui en le voyant lui dit : Brion, hier Mademoiselle de Vallemont vous a mis en souffrance : vous avez été plus content de son esprit que de son cœur. Vous l'aimez. Ah ! que je m'applaudirois de ce choix, répondit l'Amiral, si elle donnoit son aveu à ma tendresse ! Si elle la payoit, au moins, de la reconnoissance qu'elle

qu'on doit à l'amour.
te reconnoiſſance pour-
: la mener inſenſiblement
n ſentiment plus tendre.
is jugez, Prince, ſi je
s concevoir beaucoup
ſpérance, ſur tout ce que
us lui avez entendu dire
r? Non, l'inhumaine ne
nſentira jamais à faire mon
nheur. Il ſeroit certain,
ıt l'aſſureroit. Egalité,
uceur, eſprit, prudence;
fin ſon caractere, qui en
udiant me rend tous les
ırs plus amoureux. La
ıuté de Mademoiſelle de
llemont eſt le moindre
tous ſes avantages, &
ı ſeul défaut eſt d'avoir

une ame trop indifférente. Aussi lui cachai-je avec un soin extrême que je l'adore. Elle ne me croit pour elle que de l'amitié, elle m'honore de la sienne. Cette erreur l'accoutume à me voir sans me craindre, à m'écouter lui dire des choses flateuses, sans se défier que c'est un amant qui lui vante tout ce qu'elle vaut.

La résolution de Mademoiselle de Vallemont, dit le Comte de Saint-Paul à l'Amiral, vous inspire trop de crainte. C'est moins éloignement pour le mariage qui la lui a fait prendre, que la vanité. Née presque sans

bien, elle n'espéroit pas de trouver la fortune que vous avez à lui offrir. Parlez, vos vœux seront reçus. La Comtesse d'Estouteville, ambitieuse, sera flatée, ainsi que Mademoiselle de Vallemont de l'amour de Brion. Amiral, de grande naissance, aimable & favori de son Roi, tout concourt à vous la faire obtenir, & la rendra aussi tendre pour vous que vous l'êtes pour elle. D'Estouteville connoît-il votre amour? Il s'en doute, je crois, répondit l'Amiral, mais je ne le lui ai pas avoué. Et il n'est pas encore tems de l'en instruire. Non, je ne veux de-

voir Mademoiſelle de V:
lemont qu'à elle-même. (
n'eſt ni à Madame d'Eſto
teville, ni à ſon fils à par
en ma faveur. C'eſt l'eſti
que je lui inſpirerai, c'
à l'opinion qu'elle prenc
de mon caractere, c'eſt
l'amour enfin à me la fai
obtenir.

Dès ce même jour
Comte de Saint-Paul che
cha d'Eſtouteville. Sçave
vous, lui dit-il, que la fc
tune, qui pour l'ordina
eſt aveugle, veut prouv
en faveur de Mademoiſe
de Vallemont, qu'elle ſç
quelquefois récompenſer
mérite ? Sçavez-vous q

Ilion a pour elle une violente passion ? Oui, je le sçai, répondit d'Estouteville. Et vous ne l'apprenez pas à votre cousine, repartit le Prince ? Si vous lui êtes véritablement attaché vous devez vous servir de votre pouvoir sur elle, pour ne pas lui laisser échapper l'établissement le plus brillant de la Cour, & dont l'avantage rejailliroit sur vous. Si la Comtesse d'Estouteville mouroit, un Couvent seroit le seul... Alors, dit d'Estouteville, en interrompant le Prince, ma cousine n'auroit plus rien à demander à la fortune. Que dites-vous, reprit le

Comte de Saint-Paul ? Je dis Prince, & je vous le confie, répliqua-t'il pour justifier Mademoiselle de Vallemont, du refus qu'elle fera de sa main à l'Amiral, s'il la demandoit à ma mere, que jamais un autre que moi ne la recevra. Quoi ! s'écria le Comte de Saint-Paul étonné, vous aimez votre cousine ? Depuis dix ans je l'adore. Ah ! d'Estouteville tu te mocques de moi. Une passion véritable ne s'accorde pas avec ta dissipation. Sans cesse tu cours de bonne fortune en bonne fortune, tu aimes Mademoiselle de Vallemont ? Oui, & j'en suis ai-

é. Tu n'en es pas digne,
i dit le Comte de Saint-
ıul, & je ne puis le com-
'endre; car enfin elle ne
:ut ignorer tous tes égare-
ens. On t'en raille devant
le, elle-même en badine.
lais si elle t'aime, tu payes
ien cher ce badinage & tes
ıprices. Vous devez être
ıussi souvent brouillés que
ıccommodés. Jamais brouil-
's, répondit d'Estouteville
n riant. Vous êtes deux
hœnoménes, lui dit le
omte de Saint-Paul. Je
ıis volage, répliqua d'Es-
ɔuteville, & jamais infi-
:le. Ma cousine sçait qu'elle
ɔssede mon cœur tout en-

tier, cette assurance lui suffit. La Marquise de Guébriant, est la seule qui l'ait allarmée, aussi s'est-elle servie d'un stratagême aussi singulier que risible, pour en triompher.

D'Estouteville le raconta au Prince, avec son agrément ordinaire. Le Comte de Saint-Paul rioit, admiroit le caractere de Mademoiselle de Vallemont, & trouvoit plaisant que sans sçavoir que l'Amiral étoit amoureux d'elle, il eût servi à lui ramener l'amant qu'elle aimoit. Vingt fois, poursuivit d'Estouteville, elle a employé ces voies aussi aimables

mables que séduisantes pour arrêter mes gouts passagers, & je reviens à elle après mes écarts toujours plus passionné ; enfin tout m'attache à elle tous les jours davantage. Vous croyez bien Prince que l'Amiral est sans espérance, & que je vois son amour sans en être allarmé ? Non, je ne craindrois pas un amant couronné, & je sacrifierois à Mademoiselle de Vallemont, une maîtresse qui me présenteroit un Diadême.

Prince, continua d'Estouteville, je vous demande de me garder le secret avec l'Amiral. Tout ce que je crains

eſt qu'il ne ſe déclare à ma mere. Le refus que feroit ma couſine d'un parti tel que Brion (qu'ainſi que vous ma mere regarderoit comme pouvant concourir à mon élévation) arracheroit peut-être de devant ſes yeux le bandeau que la prudence de Mademoiſelle de Vallemont y tient depuis que nous nous aimons. Ne craignez rien, répliqua le Comte de Saint-Paul, ni de moi, ni de l'Amiral. Alors il lui rendit ſa converſation avec Brion.

En quittant le Comte de Saint-Paul, d'Eſtouteville alla chez ſa ſœur où il ſça-

voit Mademoiſelle de Vallemont. Il les trouva ſeules. Je viens belle Suzane, dit-il à ſa couſine, d'être infidéle à notre ſecret. Je viens de le confier à l'homme à qui je ſuis le plus tendrement attaché, à un autre moi-même. Je devine que c'eſt au Comte de Saint-Paul, répliqua Mademoiſelle de Vallemont. Mais pourquoi ? Il y avoit néceſſité ? Oui répondit d'Eſtouteville. Il a pénétré l'amour de l'Amiral. Il m'en a parlé comme d'un établiſſement ſi brillant pour vous (& qui même pouvoit être très-avantageux pour moi) que j'ai cru devoir arrêter

les projets qu'il formoit pour la réussite de ce mariage, en lui avouant que jamais un autre que moi ne recevroit votre main. Me suis-je trompé charmante Suzane ? ai-je trop présumé de votre tendresse ? Non, répartit Mademoiselle de Vallemont. Mais, poursuivit-elle, le Comte de Saint-Paul ne confiera-t'il point à l'Amiral que je vous aime ? Ce n'est pas de lui qu'il doit l'apprendre si on veut le forcer à renoncer à ses desseins, & l'engager au secret.

Je réponds du Comte de Saint-Paul, répliqua d'Estouteville, qui ensuite ren-

dit à sa sœur & à Mademoiselle de Vallemont toute la conversation de l'Amiral avec le Comte de Saint-Paul, & la sienne avec ce Prince. Quoi ! reprit Mademoiselle de Vallemont, vous lui avez conté toute l'avanture de la Marquise. Tout du long, répondit d'Estouteville. L'opinion qu'elle lui a donné de vous, l'a presque rendu mon rival. Il adore votre caractere. N'a-t'il pas un peu blâmé le vôtre, lui demanda Mademoiselle de Vallemont, ou du moins votre conduite ? Pouvoit-il l'approuver, dit-il, je la condamne moi-même.

Dans ce moment le Comte de Saint-Paul entra. J'aime d'Estouteville, dit-il à Mademoiselle de Vallemont, cependant je lui déclare devant vous, & je lui tiendrai parole, que je serai toujours contre lui dans vos intérêts. Oui, ce sera de moi que vous sçaurez quand il manquera à ce qu'il doit à une personne aussi adorable que vous. La conversation fut sur ce ton jusqu'à ce que Mademoiselle de la Marck, par sa présence, la fit changer de matiere.

Jusqu'au moment où le Comte de Saint-Paul avoit appris qu'il étoit l'objet de

la tendresse de Madame de Sedan, il n'avoit pû se refuser aux occasions de l'instruire mystérieusement de celle qu'il ressentoit pour elle. Mais la certitude qu'il étoit aimé, convertit la hardiesse qu'il avoit eue plus d'une fois, en une timidité qu'il blâmoit envain, & lui faisoit desirer encore davantage, de se conserver les entrées libres & familieres chez la Duchesse de Bouillon. Il redoubla donc d'attention pour Mademoiselle de la Marck, qui, avec transport, en témoignoit tous les jours sa satisfaction à sa belle-sœur.

Ce changement de con-

duite étonna la Princesse de Sedan ; elle ne put se déguiser l'inquiétude qu'elle lui donnoit, mais elle n'osa la confier à Mademoiselle de Vallemont. Quelqu'effort qu'elle se fit pour cacher l'impression qu'elle recevoit des manieres plus empressées de ce Prince pour Mademoiselle de la Marck, il ne tarda pas à s'en appercevoir. Il en fut d'autant plus touché qu'il sentoit l'impossibilité d'en faire moins pour cette tendre fille, qui quelques jours avant qu'il fût instruit des sentimens de la Princesse de Sedan, avoit trouvé le moment & l'occasion de lui re-

procher avec une douceur accompagnée de larmes, sa froideur pour elle.

La position embarassante & délicate où se trouvoit le Comte de Saint-Paul, le tourmentoit, lorsqu'un jour en entrant chez la Comtesse d'Estouteville, il la trouva avec la Princesse de Sedan & Mademoiselle de Vallemont, qui toutes trois rioient. Aurai-je à me reprocher, leur dit-il, d'avoir fait succéder le sérieux à tant de gaieté? Non, lui répondit Mademoiselle de Vallemont, vous pouvez même rire avec nous. Il s'agit d'un rêve que ma tante a fait cette nuit, si

extravagant, qu'il feroit ſortir de ſa gravité le Philoſophe le plus taciturne. Si Madame la Comteſſe, reprit le Prince, veut avoir la complaiſance de le répéter, peut-être en rirez-vous encore ; j'en compterai un après que j'ai [comme elle] fait cette nuit, & qui eſt ſingulier ; car il eſt raiſonné, ainſi que le feroit une converſation entre deux perſonnes bien éveillées. Voilà ſon mérite.

La Comteſſe d'Eſtouteville redit ſon rêve : Prince, lui dit-elle enſuite, mon ſonge eſt fini, vous pouvez à préſent raconter le vôtre. Le voici dit le Comte.

J'ai rêvé que j'avois un ami, je le voyois dans un jardin entre deux jeunes Dames, dont l'une m'auroit semblé belle si elle avoit été seule. Il en paroissoit charmé, à peine jettoit-il les yeux sur l'autre. J'ai voulu m'en approcher. Arrêtez, m'a dit cet ami, j'adore cet objet, a t'il poursuivi en me tirant à l'écart, je n'ai pas besoin pour être le plus infortuné des hommes, que l'amour me suscite des rivaux. Mais, lui ai-je dit, on croiroit que vous ne craignez pas que cette personne prenne le change sur votre passion; car, depuis que je

vous examine, vous ne m'avez paru occupé que de l'autre, j'en conviens m'a-t'il répondu ; je suis comme le marinier, & j'en gémis sans cesse, je suis forcé de tourner toujours le dos où je voudrois aller. Trop heureux, si l'objet pour qui je ne montre aucune préférence, s'attribuoit mes soins & mes empressemens pour sa compagne! Détrompez-les toutes deux, ai-je repris. Avouez votre passion à celle qui vous l'inspire. Le respect, m'a-t'il répliqué, impose silence à l'amour. L'arrivée de l'Amiral avec Montejan finit le récit du songe du Comte de

Saint-Paul, dans lequel peut-être il alloit s'égarer.

Le Comte de Brion, qui se flattoit que la Princesse de Sedan travailloit à opérer son bonheur, oublioit toujours qu'elle l'avoit prié de ne plus lui parler à l'oreille. Il se plaça près d'elle & l'entretint encore de son amour. Le Comte de Saint-Paul en étoit moins inquiet que Madame de Sedan, qui appréhendoit que ce Prince ne crût enfin que l'Amiral l'aimoit. Il lui tardoit d'être seule avec Mademoiselle de Vallemont, ce moment arriva.

Que dites-vous, ma cou-

ſine, de ce ſonge du Comte de Saint-Paul, lui demanda-t'elle ? Je ne reviens, ni de ſon adreſſe à m'inſtruire que malgré ſes attentions pour Mademoiſelle de la Marck, il n'a pour elle que de l'indifférence, ni de ſa hardieſſe d'avoir raconté ce rêve en préſence de ma mere. Il étoit plus intelligible pour vous & pour moi, que pour elle, répliqua Mademoiſelle de Vallemont. Quoi ! ma couſine, reprit la Princeſſe de Sedan, le Comte de Saint-Paul trouvera toujours le ſecret de me dire qu'il m'aime ſans que je puiſſe ne pas l'entendre, & ſans pouvoir lui

imposer silence Et comment le lui imposerois-je ? Ce ne sont jamais que des mots qui ne s'adressent point à moi directement, ou jettés dans des conversations générales. Ah ! ma sœur, c'est être trop avantageux ! Mademoiselle de la Marck présente, il m'apprend que l'amour le punit du refus qu'il a fait de ma main, & devant ma mere il me dit qu'il m'adore, quoi ! je ne pourrai ni le fuir, ni ignorer sa passion ? Car enfin il ne peut douter que je ne l'entende. Quelle impression pense-t'il que je reçoive de tout ce qu'il ose hasarder pour m'informer de ce qu'il

ſent, de ce qu'il penſe, & que je ſuis le véritable objet à qui s'adreſſent les ſoins qu'il rend à ma belle-ſœur? N'auroit-il point deviné que ſenſible pour lui, je gémis auſſi de la biſarrerie de l'amour? Que je crains qu'il ne ſçache mon ſecret comme je ſçai le ſien!

Mademoiſelle de Vallemont, ainſi que la Princeſſe de Sedan, avoit déja craint la pénétration d'un Prince, dont le génie étoit auſſi perçant que délicat & fin, & qui malgré ſa modeſtie ſur ſon mérite, ne pouvoit ignorer combien il avoit d'avantage pour plaire. Mais toujours

prudente, elle crut devoir épargner à sa cousine la honte de penser que le Comte de Saint-Paul pouvoit se flatter d'avoir touché son cœur; ainsi elle éloigna d'elle, l'idée qu'il eût pénétré ce qui se passoit dans son ame.

Ce songe si bien & si subitement imaginé, reprit la Princesse de Sedan, n'a-t'il pas été suggéré à ce Prince; par le soupçon que ses attentions rédoublées pour Mademoiselle de la Marck, en m'induisant à erreur me blessoient. Ce malheur me seroit-il encore réservé? Qu'en pensez-vous ma sœur? Ce que je viens de vous

dire, répondit Mademoiselle de Vallemont, que le Comte de Saint-Paul ignore vos ſentimens, que ſa vûe ne doit point vous cauſer de trouble, & je penſe que ce Prince veut ſeulement que vous ſçachiez qu'il vous aime. Ah ! que vous me raſſurez, reprit la Princeſſe de Sedan ; car je ne ceſſe de me craindre vis-à-vis ce Prince. Qu'il a d'eſprit ! Comme il ſe rend maître de dire tout ce qu'il veut dire. Cette heureuſe facilité à envelopper ſes diſcours, ſes ſoins reçus de Mademoiſelle de la Marck, approuvés du Duc & de la Ducheſſe de Bouillon, qui ſe

flatent de voir un jour leur fille unie à ce Prince, m'exposeront donc sans cesse à l'entendre me jurer qu'il m'adore. Comment vaincre mon malheureux penchant, quand tous les jours [sans pouvoir l'éviter] il me donne occasion d'admirer les dons heureux qu'il a reçus de la nature ? Convenez, ma sœur, que ce Prince est fait pour séduire ? ... Mais je lis dans vos yeux, le reproche secret que vous me faites de ma complaisance à exalter son mérite. Eh bien ! ne parlons plus de lui. Parlons de l'Amiral. Débarassez-m'en donc. Il m'est aussi à charge que

me le feroit un homme qui voudroit me plaire, & pour qui je n'aurois que de l'indifférence.

La commiſſion que vous me donnez, reprit Mademoiſelle de Vallemont, n'eſt pas difficile à exécuter. Dites à l'Amiral que vous m'avez confié ſes ſentimens pour moi, & que je vous ai répondu qu'il pouvoit m'en inſtruire lui-même. Ah! ma couſine, vous me mettez bien à mon aiſe en me donnant cette permiſſion; car, enfin, le Comte de Saint-Paul ne pourroit-il pas penſer [l'Amiral aimable comme il eſt] que je réponds à la tendreſſe

qu'il lui croiroit pour moi. Je veux, au moins, lui épargner la douloureuse pensée de me croire sensible pour un autre. J'ai éprouvé ce tourment, qu'il ne l'éprouve pas!

L'Amiral charmé de la liberté que lui avoit donné la Princesse de Sedan de faire disparoître l'ami aux yeux de Mademoiselle de Vallemont, & de montrer l'amant, avoit une impatience extrême de l'entretenir, pour la conjurer de récompenser de sa main sa passion pour elle. L'estime l'avoit fait naître, la nourrissoit & la fortifioit à mesure, [que depuis six

mois] il étudioit & connoissoit davantage le caractere admirable de cette charmante fille. Il pensoit avec complaisance, qu'il devroit son bonheur à cette union. Mais cette idée flateuse s'évanouit, lorsque Mademoiselle de Vallemont, après l'avoir écouté, lui dit : Mon amitié pour vous, égale à mon estime, exige de moi de vous prouver qu'elle va jusqu'à une confiance sans réserve. C'est pour me montrer digne de la vôtre, c'est pour me la conserver [car elle m'est précieuse] c'est pour ne vous pas laisser un vain espoir, qui empêcheroit

votre raiſon de triompher d'une tendreſſe que je récompenſerois du don de mon çœur, s'il étoit à moi, que je vais vous dire que l'amour en a diſpoſé. Juſte ciel ! s'écria l'Amiral ! Qu'entends-je ! Vous aimez ? Oui, répondit Mademoiſelle de Vallemont. Et ce n'eſt qu'après vous l'avoir avoué que je vous en demande le ſecret. Secret que je vous confie ſans inpuiétude. Je vous connois Amiral. L'ami prévaudra chez vous ſur l'amant. Il lui impoſera ſilence, il lui conſeillera de revenir en ma faveur à la ſimple amitié, & il ſera écouté.

Vous aimez, répeta l'Amiral, saisi & pénétré de douleur. Quel est Mademoiselle le fortuné mortel, de qui votre cœur fait la félicité ? Je ne mettrai point de borne à ma confidence, reprit Mademoiselle de Vallemont, c'est le Comte d'Estouteville. D'Estouteville! reprit l'Amiral! d'Estouteville... Quelle est ma surprise!... Je souhaite, Mademoiselle, qu'il soit aussi digne de votre cœur. Que je le lui envie!

La marque d'estime que je reçois de vous, poursuivit-il, celle que vous m'avez inspirée, la reconnoissance que je vous dois d'une confiance

confiance dont je n'abuserai jamais, me prescrivent de dures loix. N'importe, je les observerai quoiqu'il m'en coûte. Elles m'imposent silence, dans ce moment même où mon cœur ne fut jamais rempli d'une douleur si amere. Plus je connois le prix du bien que je desirois, plus j'ai de regret de ne pouvoir jamais en être possesseur. L'Amiral en achevant ces mots quitta Mademoiselle de Vallemont. Il alla sur le champ chez Madame de Sedan. Princesse, lui dit-il, votre frere vous donnera un jour une belle-sœur, qui vient de me pé-

nétrer de douleur & de respect. Le regret de la voir faire le bonheur d'un autre durera autant que ma vie.

La Princesse de Sedan, avoit dans le cœur une passion trop malheureuse pour n'être pas touchée de celle de l'Amiral, elle jugeoit de sa violence par son extrême affliction. Elle lui vit répandre des larmes qui l'attendrirent ; mais moins en faveur de l'Amiral que du souvenir que le Comte de Saint-Paul étoit aussi à plaindre que lui.

La situation heureuse de Mademoiselle de Vallemont, sa tendresse pour sa cousine,

& le desir d'assister à tous les divertissemens, où le Comte d'Estouteville brilloit toujours, l'engageoient à forcer la Princesse de Sedan à les embellir de sa présence. Mademoiselle de la Marck aimoit aussi à s'y montrer, elle pensoit que c'étoit des occasions favorables pour paroître avec avantage aux yeux du Prince qu'elle adoroit. Mais ces occasions aimables n'arrivoient pas aussi fréquemment qu'elle auroit desiré.

La Cour se ressentoit du chagrin qui gagnoit le Roi. Il ne s'accoutumoit point à se passer de la douceur de

voir ses enfans. Il regrettoit sans cesse, le tems de la jeunesse, si favorable pour recevoir une éducation propre à les rendre, dignes de lui. Mais au souvenir des durs traitemens que leur faisoit éprouver l'Empereur, ses regrets alloient jusqu'à une douleur amere.

Le Dauphin & le Duc d'Orleans, avoient été dès les commencemens de leur captivité, comme oubliés & abandonnés. L'Empereur ne s'occupoit d'eux que pour les retenir dans un esclavage qui étoit odieux à toute l Europe, révoltée de son peu de respect pour ces illustres

prisonniers, & pour lui-même. Car, un ennui sans relâche pouvoit coûter la vie à ces deux jeunes Princes. Ni dissipation ni amusement, ne leur adoucissoient la privation [pour ainsi dire] de leur état naturel. Ils étoient renfermés dans un château dont ils n'avoient la liberté, que suivis & gardés par des hommes farouches, qui leur rendoient plutôt ce moment désagréable que récréatif. Quoiqu'encore enfans, ils se souvenoient des rayons brillants que répandoient sur eux l'éclat du premier Trône du monde.

Le Roi qui voyoit tous

les jours, par les injustes propositions de l'Empereur, augmenter les difficultés pour la délivrance de ses enfans, partagé entre un désir de vengeance & sa tendresse paternelle, convoqua une assemblée des trois Etats du Royaume. Il y proposa de se remettre entre les mains de son ennemi pour rendre la liberté à ses deux fils. L'assemblée, pénétrée de la proposition du Roi, la rejetta; mais avec autant de preuves d'attachement que de respect. Elle offrit au nom de l'Etat deux millions d'or pour la rançon des Princes, ajoutant que si l'Empereur re-

fusoit cette proposition, jusqu'au dernier des François étoit prêt à sacrifier leurs biens & leurs vies, pour arracher à ce dur vainqueur, deux Princes, objets de leur amour & de leur espérance.

Le refus de Charles V. & le reproche qu'il osa faire à François I. de n'avoir pas accepté le défi d'un combat singulier pour terminer leurs différends, touchérent & blessérent également le Roi. Ce Prince avoit donné des preuves d'une valeur, même audacieuse. Preuves, que la prudence de l'Empereur lui avoit conseillé de ne jamais donner. Ses armes avoient

été victorieuſes, mais lui, n'avoit pas encore hazardé ſa perſonne au caprice des armes. Le Roi outré rendit public un cartel qui donnoit le démenti à l'Empereur. Il lui demandoit par ce cartel d'aſſigner le lieu du combat. Le cartel lui fut envoyé par un Héraut. En même-tems le Roi d'Angleterre, lui en fit porter un ſemblable. Charles V. répondit, qu'il n'avoit que deux bras, qu'ainſi pour ne point donner une préférence à l'un des deux Rois qui bleſſeroit l'autre, il refuſoit le cartel.

François I. ayant plus que

jamais à cœur de mettre Charles V. à la raiſon, réſolut de tout tenter pour ſe voir en état de lui déclarer la guerre & de la ſoutenir avec avantage. Dans ce deſſein il envoya pour Ambaſſadeur l'Evêque de Tarbes en Angleterre. Il comptoit ſur le génie fin & ſur l'éloquence de ce Prélat, pour obtenir du Roi d'Angleterre d'accepter une ligue avec la France, qui pût non-ſeulement arrêter la trop vaſte ambition de l'Empereur, mais encore diminuer ſa puiſſance, & qui en l'affoibliſſant le forçât à rendre le Dauphin & le Duc d'Orléans ;

l'Evêque de Tarbes eut l'honneur de conclure cette ligue. Les deux Rois devoient faire passer toutes leurs forces en Italie.

Alors Charles V. montra aux Ambassadeurs de ces deux Princes des dispositions favorables pour faire la paix, mais les conférences qui se tenoient à Burgos, où étoit l'Empereur & tous les Ambassadeurs, devenant inutiles, par l'obstination de ce Prince à rejetter les plus raisonnables propositions, les Ambassadeurs des deux Rois lui déclarérent la guerre au nom de leurs maîtres. Sur le champ l'Em-

pereur les fit arrêter, & les envoya à vingt lieues de Burgos. Sur ces nouvelles le Roi usa de représailles, il fit mettre l'Ambassadeur de Charles V. au Châtelet. Mais bien-tôt tous ces Ministres furent mis en liberté.

Les violences exercées envers les Ambassadeurs de France étoient contre le droit des gens; mais le procédé de l'Empereur à l'égard du Dauphin & du Duc d'Orléans, étoit non-seulement contre la dignité de ses prisonniers, mais contre l'humanité. Il fit mettre ces deux Princes [victimes aussi illustres qu'innocentes] dans

des chambres obſcures. Il leur ôta tous les François attachés à leurs perſonnes. Ils reſtérent donc ſans domeſtiques, ils n'étoient plus ſervis que par des Eſpagnols qui ſembloient répandre ſur leur ſervice, le fiel que l'Empereur avoit dans le cœur. Que devint le Roi en apprenant ces triſtes détails ! Son ame s'émut & s'enflamma de colere contre un Prince qui abuſoit ſi indignement de ſes avantages.

La Reine de Navarre, attachée au Roi ſon frere par la plus tendre amitié, par la reconnoiſſance, & par l'éclat qu'il répandoit ſur elle, gé-

ſſoit comme lui du ſort
deux Princes qui , nés
r le Trône , & avant d'ê-
e des hommes, éprouvoient
: ſi rudes adverſités. Elle
embloit ainſi que le Roi ,
que Madame Louiſe, qu'ils
: ſuccombaſſent. Le ſou-
nir que l'eſprit , le cou-
ge de François I. & la force
l'âge où il étoit , pour
utenir de grands malheurs,
oient été vaincus par l'en-
ii & la triſteſſe , qui enfin
voient réduit à toute ex-
émité de vie , augmentoit
icore ſes juſtes craintes.

Cette Princeſſe encore
us ſpirituelle que belle ,
un caractere liant & ferme,

ayant une éloquence forte & délicate, née magnanime, prudente & courageuse, ayant enfin toutes les grandes qualités de Madame Louise sa mere, mais sans être obscurcies par ses défauts; Cette Princesse, dis-je, forma le dessein, sans le communiquer ni au Roi ni à Madame Louise, d'écrire à l'Empereur & de faire partir secrétement un courier. Elle exécuta ce projet.

Par cette lettre la Reine de Navarre représentoit à Charles V. avec une noble hardiesse, combien il se manquoit à lui-même, en oubliant le rang de ses prison-

niers, leur jeunesse, leur peu de force, pour soutenir une vie dénuée de tout amusement, sans qu'un instant de consolation, portée dans leurs cœurs par ceux que l'habitude leur rendoit chers, pût adoucir leurs ennuis. Elle lui demandoit si en se souvenant qu'il étoit Empereur, il oublioit qu'il étoit homme.

Cette lettre fit son effet. Sur le champ les fils de France eurent la liberté du château où ils étoient renfermés, on leur rendit tous leurs domestiques, & l'Empereur permit, qu'à toutes les heures du jour, ils pussent se promener sans être

obſervés. Mais la garde fut doublée dans le château.

Toutes ces choſes exécutées, Charles V. fit une réponſe à la Ducheſſe d'Alençon remplie de conſidération pour ſa perſonne & pour ſon mérite, trop ſupérieur, continuoit-il pour n'être pas auſſi reſpecté qu'admiré. Que c'étoit à ſes ſentimens pour elle, qu'elle devoit & qu'elle devroit les égards qu'il auroit toujours pour le Dauphin & pour le Duc d'Orléans. La ſuſcription de la lettre de l'Empereur, étoit *à Madame la Ducheſſe d'Alençon*. Ce Prince ſe croyant légitime Souve-

rain du Royaume de Navarre.

La Reine de Navarre, montra cette lettre au Roi, elle adoucit la peine mortelle qu'il avoit ressenti depuis l'instant où il avoit appris les duretés de l'Empereur pour ses enfans. Mais elle n'ajouta rien à son amitié pour une sœur qui lui étoit extrêmement chere.

L'union intime que la ligue avoit formée entre les Rois de France & d'Angleterre, donnoit de grandes espérances à François I. [qui facilement en concevoit] de mettre l'Empereur à la raison, par les avantages qu'il

remporteroit en Italie. I
nomma Lautrec Général d
son armée, ce n'étoit plus l
faveur qui lui attiroit cett
marque d'estime & de con
fiance du Roi ; c'étoit l'o
pinion que ce Prince avoi
conçu de sa capacité, par s
sage & brave conduite e
Guienne pour la défense d
cette Province ; Lautrec plu
heureux, parce qu'il avoi
ajouté à sa valeur naturell
l'expérience qui lui man
quoit, lorsqu'il n'avoit ét
en Italie que pour se voir en
lever tout le Milanès, l
reconquit avec autant d
promptitude que d'habileté
Zélé pour les intérêts de so

Roi, il pensa qu'il seroit avantageux [dans la circonstance] de détacher Alphonse, Duc de Ferrare, de l'alliance de l'Empereur. Il écrivit son dessein au Roi, il fut approuvé, & Lautrec travailla en conséquence.

François I. offroit à Alphonse de donner Madame Renée à Hercule son fils. Cette proposition brillante détermina le Duc de Ferrare. Son traité fait, & plus avantageux qu'il n'auroit osé l'espérer, il passa en France avec Hercule son fils. Alphonse avoit une fille, qui le suivit. Cette Princesse méritoit les louanges qu'on lui donna à la Cour.

Madame Renée attendoit avec douceur & avec patience, un époux de la main du Roi. Son attachement pour ce Prince & pour la France, arrêtoient les murmures qu'auroit excité son ambition, d'être sacrifiée à la politique du Roi, qui lui défendoit de la marier à un Prince assez puissant pour réclamer par la force, ses droits sur le Duché de Bretagne.

On eût dit que l'amour s'étoit promis de ne montrer à la Cour de François I. que des femmes faites pour plaire, & des hommes faits pour séduire. Si la Princesse de

Ferrare surprit, son frere étonna. Il n'avoit rien d'étranger dans toute sa personne, elle étoit noble, sa taille étoit réguliérement belle; son visage mâle réunissoit de beaux traits, qu'une phisionomie aimable embellissoit, & son esprit naturel, cultivé par une heureuse éducation, en faisoit un Prince qui méritoit de consoler Madame Renée de n'être que la Duchesse de Ferrare, & effacer de sa mémoire le souvenir qu'elle avoit été promise à Charles V. Aussi fut-elle consolée presqu'au moment que Hercule lui eut été présenté. L'A-

mour qui vouloit au moin
qu'elle fût heureuse, ne l'a
voit jamais blessée de se
traits; mais il s'en servit d'ui
en faveur du Duc de Ferra-
re, qui porta d'abord l
trouble dans le cœur de cett
Princesse. Loin d'en être ef-
frayée, elle desira que ce fû
une premiere disposition
aimer le Duc de Ferrare.

Madame Renée ne tard
pas à en être certaine. De so
côté Hercule, flatté d'un
alliance qui le faisoit le beau-
frere de François I. & trou-
vant Madame Renée aima-
ble, reçut d'elle la même im-
pression qu'elle avoit reçue d
lui. Ils eurent le tems de s

voir, de se connoître, de s'estimer & de s'aimer; car leur mariage ne se fit que l'année suivante, en juillet 1528. Il se fit avec pompe. Ce n'étoit pas le Duc de Ferrare qui se marioit; c'étoit Madame Renée. Les fêtes furent somptueuses & brillantes, la joie & la magnificence y éclatoient. Les Grands respectoient la Princesse Renée, & le peuple la chérissoit. Elle étoit fille de Louis XII.

La Cour passa des réjouissances à la consternation. Car aux heureux succès de Lautrec en Italie, succéderent les revers, & sans qu'on eût

à lui en faire de reproch
Ce fut lui au contraire, qui
né hardi, & plein de dép
de la négligence du Roi
pour sa propre gloire, o
en faire à ce Prince, d'ou
blier le besoin qu'il avoit de
vant Naples, d'hommes &
d'argent, pour ne pas mou
rir de regret d'abandonne
une place prête à se rendr
En effet il mourut, apr
avoir vu périr de la pest
presque toute son armée.

Le chagrin n'étoit pas c
tenue chez François I. S
vivacité, son amour pou
les plaisirs, les attentions d
la Cour, & sur-tout celle
de la Duchesse d'Estampes
pou

pour le dissiper, l'éloignoit promptement. Il falloit un nouveau revers pour rappeller à son souvenir ceux qu'il avoit essuyés. Madame Louise étoit toujours écoutée, mais elle n'étoit pas toujours crue.

Sur ces fâcheuses nouvelles, le Roi détermina d'envoyer du secours en Italie. Il en donna la conduite au Comte de Saint-Paul. Ce Prince reçut avec joye l'honneur que lui faisoit le Roi. Mais il se plaignoit en secret de ce que cet honneur alloit lui coûter. Sa passion plus forte que sa raison, lui faisoit sentir une douleur ex-

trême, à la ſeule idée qu'
alloit éprouver les peine
cruelles d'une longue abſen
ce. Il étoit déſeſpéré de par
tir ſans emporter la conſo
lation d'avoir juré à la Prin
ceſſe de Sédan qu'il l'adoroit
& ſans oſer eſpérer de lir
dans ſes yeux, que malgr
la ſévérité de ſon devoir
elle n'étoit pas inſenſible
la douleur mortelle qu'il re
ſentoit de s'éloigner d'ell
Il cherchoit & épioit u
moment où il pût dans ur
converſation générale, je
ter un propos qui l'en a
ſurât.

Ce qui n'eſt que diffici
eſt toujours ſurmonté p

un esprit supérieur, sur-tout quand il est inspiré par un amour violent. La finesse & la délicatesse de celui du Comte de Saint-Paul, ne lui manquoit jamais dans l'occasion.

La maison ouverte & vivante du Duc & de la Duchesse de Boüillon, où l'on trouvoit toujours excellente & nombreuse compagnie, y attiroit tout ce qu'il y avoit de grand & de mieux à la Cour; on étoit sûr de s'y rencontrer, de s'y amuser, & d'y donner à son esprit un exercice instructif, utile & agréable; ainsi le Comte de Saint-Paul n'étoit pas le

ſeul qui y allât avec aſſiduité. Jamais ni le Duc, ni la Ducheſſe de Boüillon, ne l'avoient fait expliquer, ils penſoient que c'étoit à lui à les inſtruire de ſes ſentimens, s'il étoit vrai qu'il trouvât Mademoiſelle de la Marck digne de lui. Mais deux années écoulées dans le ſilence leur faiſoient craindre que ce Prince, en venant tous les jours chez eux, n'eût d'autre objet que l'amuſement & le plaiſir. Ils craignoient auſſi que le cœur de Mademoiſelle de la Marck n'eût été ſéduit par les qualités brillantes du Comte de Saint-Paul, ſoutenues d'une

figure que les indifférens même regardoient avec complaisance.

La nouvelle qu'il partoit pour l'Italie, détermina la Duchesse de Boüillon à parler à sa fille, dont elle voyoit avec inquiétude la tristesse, depuis l'instant où elle avoit appris que le Comte de Saint-Paul, en quittant la Cour, alloit courir plus d'un danger.

Ne me le déguisez-pas, ma fille, dit la Duchesse de Boüillon à Mademoiselle de la Marck, l'amour vous a séduite en faveur du Comte de Saint-Paul, & vous rend son départ douloureux ? Ma-

demoiselle de la Marck, avec cette franchise, qui rendoit son caractere admirable, avoua à sa mere sa tendresse pour le Comte de Saint-Paul, la peine mortelle qu'elle ressentoit de la marque de confiance dont venoit de l'honorer le Roi, & combien elle étoit touchée de voir ce Prince, au moment de s'éloigner, sans chercher à lui dire un adieu, propre à flatter l'esperance que ses soins lui avoient permis de concevoir.

Si les cœurs ont toujours des [illegible], répondit la Duchesse, ils vous ont trompé, ils [illegible] que les

égards dûs à votre ſexe, & à la fille de Robert de la Marck, chez qui ce Prince ſe plaît, parcequ'il y trouve de l'amuſement. Ce diſcours vous trouble. Aimeriez-vous le Comte de Saint-Paul, ſans qu'il vous eût jamais dit qu'il vous aime ? Mademoiſelle de la Marck, auſſi confuſe que ſincere, dit naturellement à ſa mere, que ce Prince lui avoit prononcé ce mot, ſi charmant à entendre quand on aime ; mais que depuis près de deux ans, il n'avoit fait parler pour lui que ſon aſſiduité à venir tous les jours chez ſon pere, & ſon empreſſement à la cher-

cher chez les Princesses. Ce n'est pas assez ma fille, reprit la Duchesse de Boüillon. L'amour à qui nul obstacle n'impose silence, ne sçait pas se taire. Cette conduite bizarre me laisse peu d'espoir. Ainsi il faut profiter de l'absence du Comte de Saint-Paul, pour l'arracher de votre cœur, & pour y faire succéder un objet digne de devenir votre époux. Suis-je si aisée à marier, répondit Mademoiselle de la Marck ? Est-il à la Cour de France beaucoup de partis qui me conviennent ? J'ose vous le dire, je crois même que vous ne désapprouverez

pas ma fierté, je ne changerai le nom de la Marck que contre un qui le vaudra. Vous dirai-je plus, je garderai toujours ma main, si le Comte de Saint-Paul ne vous la demande jamais. Mais, Madame, attendons du tems ce qu'il peut opérer en ma faveur, je ne craindrois qu'une rivale, & je n'en ai point. La conduite de ce Prince en est le garant.

Mademoiselle de la Marck étoit adorée du Duc & de la Duchesse de Boüillon. Elle étoit leur amie, ils étoient les siens. Leur estime pour son caractere, pour son

esprit, pour sa prudence, l'avoit rendue leur conseil. Elle étoit (pour ainsi dire) la mere de ceux qui lui avoient donné le jour, & celle de ses freres, de qui les tendres sentimens pour elle, alloient jusqu'au respect. Sans en abuser elle le sçavoit; c'étoit son autorité pour s'expliquer avec la Duchesse de Boüillon, comme on vient de le voir, bien certaine que sa volonté ne seroit ni combattue ni contrariée.

Le Roi laissa le Comte de Saint-Paul le maître de choisir les Officiers de marque qu'il vouloit avoir avec lui;

Dans le nombre de ceux qu'il nomma au Roi, étoient le Prince de Sédan, le Comte d'Estouteville, & le Marquis de Montejan. Privé de la douceur de voir la Princesse de Sédan, il sentit un plaisir sensible, de voler à son mari celui de rester auprès d'elle. Il désespéroit de trouver l'occasion qu'il ne cessoit de chercher, lorsqu'un divertissement chez la Reine de Navarre, le lui fournit.

Mademoiselle de la Marck, toujours occupée de ses devoirs, avoit refusé d'aller à la Cour, pour rester auprès du Duc de Boüillon qui étoit

malade. La Princesse de Sédan & Mademoiselle de Vallemont, seules ensemble chez la Reine de Navarre, étoient descendues dans les jardins pour y prendre un moment le frais. Le Comte de Saint-Paul qui parloit au Roi, mais qui ne les perdoit pas de vue, les suivit, & les aborda.

J'ai bien des pardons à vous demander, Madame, dit-il à la Princesse de Sédan, je vous enléve un époux, mais c'est pour le mener à la gloire. Et à tous les risques qu'il faut courir pour la chercher, répondit-elle. Votre attachement pour le

Prince de Sédan, reprit le Comte de Saint-Paul, peut vous faire craindre les dangers, mais votre ame est trop élevée & trop magnanime pour que vous l'y voyez aller à regret. Il est fait pour les chercher & pour les braver. Mademoiselle de Vallemont & moi, répliqua la Princesse de Sédan, nous devons donc aussi vous remercier d'emmener mon frere? A quelle épreuve, Prince, nous mettez-vous toutes deux, dit Mademoiselle de Vallemont! jusqu'à leur retour, nos jours ne seront plus que des jours de craintes & d'allarmes. Il ne nous

restera d'espoir que dans les vœux que nous ferons sans cesse pour la prospérité des armes du Roi, & de plus ardens encore pour la conservation de tout ce qui nous est cher.

Que Sédan, que d'Estouteville sont heureux, reprit le Comte de Saint-Paul ! Quoi ! Prince, repartit Mademoiselle de Vallemont, vous feriez l'injustice à ma sœur & à moi, de penser que nous n'en ferons pas pour vous ? Je serois trop affligé de mon départ pour l'Italie, répliqua-t'il, si l'espérance d'y trouver le terme à ma cruelle destinée ne me

ſoutenoit. J'y ſerai ſuivi d'un ennemi, qui ne l'eſt que par la fatalité de mon étoile, & qui ne peut être vaincu que par la mort. Auſſi la chercherai-je moins par un deſir de gloire, que pour me délivrer de moi-même. Que ce diſcours, prononcé d'un ton pénétré, toucha la Princeſſe de Sédan!

Le Comte de Saint-Paul la vit pâlir, & reçut dans ce moment une bien douce conſolation, en s'appercevant que ſon attendriſſement alloit juſqu'à mouiller ſes yeux. Elle ne lui donna pas le tems d'en dire davantage, & ſans lui répondre, elle re-

tourna chez la Reine de Navarre.

Eh bien ! ma coufine, dit-elle alors bas à Mademoifelle de Vallemont, le Comte de Saint-Paul, ne vient-il pas encore de trouver le moyen de m'inftruire de l'état de fon ame ? Que la mienne eft troublée ! Non, je n'ofe me flatter qu'il ne s'en foit pas apperçu. Mes yeux [malgré moi] m'ont trahie, avant que j'aye pû commander aux pleurs qu'ils ont été prêts à répandre. Je l'ai vu me regarder, & j'ai cru voir dans les fiens une fecréte joie. Ah ! ma fœur, cette penfée me défefpére ;

Quoi ! ce Prince connoîtroit ma foiblesse ! Il sçauroit que comme lui je gémis du caprice du sort !

Deux jours après le Comte de Saint-Paul, qui partoit la nuit, fit ses adieux chez le Duc de Boüillon. La Princesse de Sédan n'y étoit pas; sous le prétexte de s'épargner la peine de voir le Prince de Sédan, trop attendri de la quitter, elle s'étoit sauvée chez sa mere, pour y rester deux ou trois jours; elle sçavoit que le Comte de Saint-Paul y avoit été le matin, ainsi elle s'y croyoit en sûreté contre la vûe & les discours de ce Prince.

Mademoiselle de la Marck étoit restée dans son appartement, le Comte de Saint-Paul y passa. Son maintien étoit aussi triste qu'embarrassé. Je viens peut-être Mademoiselle, lui dit-il, vous dire un éternel adieu. Je pars avec un pressentiment funeste, mais je n'en suis pas effrayé. Si l'Italie est mon tombeau, souvenez-vous toujours d'un Prince malheureux, qui est pénétré pour vous d'estime, de respect, &.... Mais je dois m'arrêter, dans la crainte de rendre ce moment trop douloureux. Achevez, Prince, lui dit Mademoiselle de la Marck,

donnez-moi la consolation de vous entendre me dire, que ce n'est pas pour un indifférent que mon cœur est touché. Ou si vous n'avez pour moi que cette estime que vous venez de me jurer, prouvez-la moi par un aveu digne de vous, & que je recevrai d'une maniere digne de moi. Contente de mon choix, m'en applaudissant tous les jours, je sçaurai me restraindre au plaisir de vous aimer, même sans espérance. Mademoiselle de la Marck, poursuivit-elle, n'est faite, ni pour cesser d'aimer ce qui lui a été cher, ni pour aimer deux fois en sa vie.

Quelle admiration vous me causez Mademoiselle, reprit le Comte de Saint-Paul ! Que vous êtes redoutable pour un homme que la seule idée d'engager sa liberté effraye ! Le tems peut vaincre cet éloignement, mais jusqu'au moment où il sera vaincu, mon respect pour vous me prescrit la loi, de ne nourrir d'aucune espérance les dispositions de votre cœur en ma faveur. Eh bien ! Prince, repartit Mademoiselle de la Marck, en lui tendant la main qu'il baisa, je remets au tems le soin de ma destinée. Partez, persuadé que vous seul pouvez la ren-

dre heureuſe, & avec la certitude que je donnerois ma vie pour conſerver la vôtre, duſſai-je avant d'expirer vous voir faire le bonheur d'un autre.

Le Comte de Saint-Paul ſortit ſans parler, il rentra chez la Ducheſſe de Bouillon, où étoit ſon ami Montejan, à qui il fit ſigne de le ſuivre dans un cabinet.

Quelle fille, lui dit-il, que Mademoiſelle de la Marck! je ſuis ſaiſi & pénétré d'admiration. Ecoute ce qu'elle vient de me dire, & ajoute encore au reſpect que t'a inſpiré pour elle ſon héroïque caractere. Que je

me veux de mal d'avoir rendu son cœur sensible ! Etoit-il fait pour trouver un ingrat ?

Alors le Prince rendit à Montejan toute sa conversation. Vous m'attendrissez, Prince, répliqua Montejan, & vous ne m'étonnez pas, je connois Mademoiselle de la Marck. Je gémissois de l'erreur où vous l'avez jettée, vous venez de l'en tirer. Que je suis satisfait de la force que vous avez eue pour ne la plus tromper ! Son discours, reprit le Prince, auroit inspiré de la probité même à un scélérat, & j'aurois pû lui prononcer que je

'aime. Non, Montejan. Mais je sçai Madame de Sédan chez sa mere. Cette cruelle Princesse, pour m'éviter y a fui, j'y vais. Fasse l'amour que je la trouve seule avec Mademoiselle de Vallemont. Allez Prince, lui dit Montejan, tandis que je plaindrai le Comte de Saint-Paul, la Princesse de Sédan, & Mademoiselle de la Marck ; car tous trois vous êtes également malheureux. Puisse l'absence opérer ce que j'en espere !

Le Comte de Saint-Paul, trouva, comme il le désiroit, la Princesse de Sédan seule, avec Mademoiselle de Val-



lemont. La Comte
touteville étoit sc
ſon fils. Madame d
troublée à la vûe de
ce, pâlit; & Mad
de Vallemont tren
ne s'échappât. C'e
Madame, dit-il à la
de Sédan, que je ch
Je n'ai pas cru de
tir ſans prendre c
vous; je ſerois trop
aujourd'hui, ſi j'av
même avantage lor
précédent voyage
talie. Le régret de
gner ne ſeroit pas m
mais j'aurois des
conſolations, qui en
dant la vie précieuſ

ga

gageroient à la ménager.
A mesure que le Comte de Saint-Paul parloit, la Princesse de Sédan & Mademoiselle de Vallemont, redoutoient la suite de cet entretien, qui fut enfin interrompu par le retour de la Comtesse d'Estouteville & de son fils.

J'ai voulu avant de partir, dit le Comte de Saint-Paul à Madame d'Estouteville, remplir un devoir, que mon respect pour Madame de Sédan exigeoit. Je l'ai cherchée ici pour lui demander ses ordres, sur tout ce qui peut intéresser un frere & un époux, qui lui sont chers.

Je les recevrai avec
tion, & je les remplira
exactitude. Je me flatt
pondit la Princesse de S
que la meilleure recon
dation qu'ils puissent
auprès de vous, Princ
l'amitié dont vous le
norez, & je répond
leur attachement pou
tre personne, les fera
ler à votre conservatio
les périls que votre c
vous fera chercher & a
ter; s'ils avoient bes
cet ordre, ils le recev
de moi. Que le Con
Saint-Paul fut flatté
discours! Qu'il sortit sa
& en même tems péné

douleur, d'être forcé d'abandonner des lieux qu'habitoit la Princesse de Sédan.

La Comtesse d'Estouteville, qui vouloit s'épargner le douloureux adieu de son fils, passa dans son cabinet & s'y enferma : elle vouloit lui cacher l'excès de son affliction, & avec quelle inquiétude elle le voyoit s'éloigner [car il alloit trouver le Comte de Saint-Paul pour partir dès cette nuit même, avec lui, le Prince de Sédan & Montejan.] Alors la Princesse de Sédan & le Comte d'Estouteville, suivirent Mademoiselle de Vallemont dans son appartement. Là,

libres, Mademoiſelle de Vallemont ſe livra ſans contrainte à toute ſa douleur, Celle de d'Eſtouteville égaloit la ſienne. Je vous quitte, lui dit-il, mais je vous quitte avec l'aſſurance intérieure que je vous reverrai. Je pars, l'ame tranquile ſur les haſards funeſtes de la guerre. Oüi ſa fureur épargnera une vie qui vous eſt précieuſe. Pour adoucir la peine mortelle que ce moment nous cauſe, ſongeons à celui où rendus l'un à l'autre, nous nous retrouverons tels que nous nous ſéparons.

Mademoiſelle de Vallemont ne répondoit que par

des sanglots, qui lui ôtoient l'usage de la parole, & par de tendres regards: Le Comte d'Estouteville, pénétré de la voir en cet état, continua, en lui serrant les mains qu'il arrosoit de ses larmes. Par pitié pour moi, chere Suzane, modérez une affliction qui ajoute trop à celle que je ressens de vous quitter. Fuyez mon frere, lui dit la Princesse de Sédan. Ni moi, ni ma sœur, n'avons pas assez de force pour soutenir notre douleur & la vôtre. Juste ciel ! s'écria alors Mademoiselle de Vallemont éperdue, je vous vois peut-être pour la derniere fois !

Fuyez, vous dis-je, mon frere, répéta la Princesse de Sédan, de qui le cœur étoit aussi déchiré que celui de sa cousine. Laissez-nous entre les bras l'une de l'autre, nous y trouverons de la consolation. Le Comte d'Estouteville sortit, avec autant de vivacité, que sa sœur en avoit eu pour le forcer à les quitter.

La Princesse de Sédan, & Mademoiselle de Vallemont, passérent ensemble cette nuit où s'éloignoit ce qu'elles adoroient, à s'affliger, à s'entretenir alternativement du Comte de Saint-Paul & de d'Estouteville.

La Princesse de Sédan se rappelloit ce que le Comte de Saint-Paul lui avoit dit au jardin de la Reine de Navarre. Elle répétoit les mêmes paroles avec un effroi qui la faisoit trembler pour ce Prince. Elle croyoit encore voir le désespoir peint dans ses yeux. Ses regrets de ne l'avoir pas vû avant que le Roi eût pensé à les unir, renouvelloient les siens. C'étoit avec raison, ma cousine, disoit-elle à Mademoiselle de Vallemont, que je desirois que le Comte de Saint-Paul me vît, avant le malheureux départ du Roi pour l'Italie. L'amour, dans

ce tems-là, auroit fait ce qu'il a fait depuis, il l'auroit touché en ma faveur, comme il m'avoit touchée pour lui. Mais le cruel n'a voulu nous faire ſentir ſon pouvoir que pour nous rendre ſes victimes.

Le Comte de Saint-Paul étoit à peine ſorti, que la Ducheſſe de Boüillon, curieuſe de ſçavoir comment ſon adieu avec Mademoiſelle de la Marck, s'étoit paſſé, fut dans ſon appartement. Je ne vous demande pas, lui dit-elle, le ſujet qui vous fait verſer des larmes; mais inſtruiſez-moi, ſi le Comte de Saint-Paul les mé-

rité? Vous ne répondez-rien. Vos larmes redoublent. Coulent-elles pour un indifférent? Oui, Madame, répartit Madèmoiselle de la Marck, & vous me trouvez encore plus affligée de ce que vient de me dire le Comte de Saint-Paul, que de son départ.

Lorsqu'elle eut rendu à la Duchesse le discours de ce Prince, elle ajouta. Par pitié, Madame, épargnez-moi d'entendre dans ce moment de justes remontrances & de sages avis. Je ne suis en état ni de les écouter ni de les suivre. Ma douleur égale à ma tendresse, ne me permet

que des regrets & des pla
tes contre l'amour qui m'a
duite par de fausses appare
ces ; mais au moins pour
plus parfait de tous les h
mains. Je gémis de n'en ê
pas aimée comme je l'ain
cependant je n'en rou
point. Oui, je suis plus fl
tée de mon choix, que je
le serois d'être adorée du re
des hommes. Je ne suis
néanmoins sans espéranc
le tems, mon caractere,
constance,& son estime pc
moi, peuvent vaincre s
éloignement pour le mar
ge. Combien de fois lui ai
ouï dire, qu'il croyoit l'e
me plus nécessaire pour re

dre une union heureuse, que l'amour ; en ajoutant, qu'il falloit des années pour s'assurer, si ce qui nous paroissoit mériter une estime sans réserve, en étoit digne en effet. Eh bien, Madame, poursuivit Melle de la Marck, laissons-les écouler ces années, qu'elles l'instruisent que je mérite qu'il fasse un jour mon bonheur. La Duchesse de Boüillon, pénétrée de l'affliction où elle voyoit sa fille, loin de condamner ses espérances, les flatta, pour adoucir l'excès de sa douleur.

Mademoiselle de la Marck, impatiente de rendre à sa

belle - sœur & à Mademoiselle de Vallemont, sa conversation avec le Comte de Saint - Paul, alla le lendemain chez la Comtesse d'Estouteville. Les premiers complimens faits & rendus, sur le départ du Prince de Sédan & du Comte d'Estouteville, Mademoiselle de la Marck, dit bas à Mademoiselle de Vallemont, qu'elle voudroit être en liberté avec elle & la Princesse de Sédan.

Lorsqu'elles furent toutes trois seules, Mademoiselle de la Marck, leur dit : Croiriez - vous que je puisse aujourd'hui ressentir un chagrin plus cuisant que celui

d'avoir reçu hier les adieux du Comte de Saint-Paul ? Vous connoiſſez toutes deux ma tendreſſe pour lui. Jugez de l'état affreux où il me laiſſe, par l'entretien que j'ai eu avec lui, au moment où il a pris congé de moi. Alors Mademoiſelle de la Marck raconta ſa converſation avec le Comte de Saint-Paul.

On peut juger de l'impreſſion que faiſoit à la Princeſſe de Sédan ce qu'elle entendoit. C'étoit pour elle de nouvelles preuves de la paſſion du Comte de Saint-Paul, & du déſeſpoir avec lequel il s'éloignoit. Emue, attendrie, elle ne put retenir ſes

larmes. Mais un époux & un frere qui ſuivoient ce Prince, & qui alloient courir les mêmes dangers, en cachoit la véritable cauſe.

Eſt-ce l'amitié ? eſt-ce l'amour ? qui fait couler vos pleurs, demanda Mademoiſelle de la Marck à la Princeſſe de Sédan ? Tout concourt à me les arracher, répondit-elle. Vous, un époux, un frere, une mere tremblante pour les jours d'un fils. L'époux & le frere vont peut-être chercher la mort, & je vous vois le cœur mortellement bleſſé de votre entretien avec le Comte de Saint-Paul. Le terme eſt juſte,

reprit Mademoiselle de la Marck. Oui, je suis mortellement blessée ; car j'aimerai le Comte de Saint-Paul jusqu'au tombeau. Je n'ose me flatter d'être un jour unie à lui, peut-être même éprouverai-je le cruel tourment de le voir faire le bonheur d'une autre, n'importe, mon cœur sera toujours pour lui le même. En effet, qui mérite autant que lui d'être aimé ? Qui pourroit comme lui (même en m'adorant) me donner la même satisfaction de mon choix ? Tout en lui le justifie, & me force malgré son indifférence, à m'en applaudir.

La confiance de Mademoiselle de la Marck, sa situation, ses discours, mettoient la Princesse de Sédan & Mademoiselle de Vallemont à la gêne. Flatter sa passion, jetter de l'espérance dans son ame, étoit une trahison indigne d'elles. Ne lui rien dire pour adoucir sa peine, étoit la désespérer. Lui montrer la pitié qu'elle leur faisoit, étoit un aveu qu'elles ne la croyoient pas aimée. Dans cette position aussi délicate que difficile, elles gardoient le silence. Mais Mademoiselle de la Marck, sans s'être apperçue qu'elle avoit toujours parlé

seule, qu'elle s'étoit fait à elle-même les réponses à ses questions, laissa enfin en liberté la Princesse de Sédan, & Mademoiselle de Vallemont ; qui toutes deux avoient besoin d'être seules, pour ne plus contraindre ni leur douleur, ni leurs larmes.

Le Comte de Saint-Paul & d'Estouteville, firent le sujet de leur entretien jusqu'au lendemain que la Princesse de Sédan retourna chez la Duchesse de Boüillon, pour y être peu de jours, [car la Comtesse d'Estouteville étoit convenue avec son fils de passer tout le tems de son

absence en Normandie] & Madame de Sédan avoit fait approuver au Prince de Sédan, qu'elle restât avec sa mere à Estouteville, jusqu'à son retour & celui de d'Estouteville son frere.

C'étoit une commune consolation pour la Princesse de Sédan & pour Mademoiselle de Vallemont, que d'être secourues l'une de l'autre dans le cas où elles étoient toutes deux : elles se faisoient un plaisir extrême d'être éloignées de la Cour. Leur amitié, leur confiance, leur passion, leur suffisoient pour se passer sans ennui du reste du monde.

Mademoiselle de la Marck, qui perdoit par l'absence de sa belle-sœur, ce que sa belle-sœur gagnoit en ne se séparant pas de Mademoiselle de Vallemont, voyoit avec une peine extrême les aprêts pour le départ de la Princesse de Sédan. Elle lui reprochoit tendrement de l'abandonner à elle-même, de manquer pour elle d'attachement. Mais la Princesse de Sédan lui fit sentir avec amitié l'injustice de ses plaintes, & la força de convenir, qu'elle devoit au Prince de Sédan, absent, amoureux, disposé à être jaloux, à une mere à qui elle étoit si atta-

chée, & d'une santé foible & languissante; ce qu'elle faisoit pour épargner de l'inquiétude à l'un & de l'ennui à l'autre. Enfin elle partit. Cet instant étoit le premier où elle sentit ses peines adoucies, depuis le moment que le Comte de Saint-Paul lui avoit fait ses adieux. Elle aimoit sincérement Mademoiselle de la Marck, elle plaignoit sa destinée, mais elle ne pouvoit soutenir ni ses plaintes, ni ses larmes, elles mettoient son cœur & son caractere droit à la gêne. Elle gémissoit de ne pouvoir lui dire, qu'elle ne devoit jamais compter sur un Prince

qui, adorant un autre objet, l'avoit toujours trompée. Cet objet eût été facile à trouver, la conduite seule du Comte de Saint-Paul, l'auroit indiqué.

Madame de Sédan, sentoit un gré infini à ce Prince d'avoir eu la force, avant de partir de laisser Mademoiselle de la Marck presque sans espoir, elle l'en estimoit davantage. Elle n'aura plus, disoit-elle, à lui reprocher un silence qu'elle trouvoit si peu d'accord avec ses soins, & son empressement à la chercher à la Cour. Son silence aujourd'hui aura pour excuse son respect pour elle, qui lui dé-

fend de lui dire, je vous aime, tant qu'il conservera la volonté de rester libre.

Le Comte de S. Paul, sans cesse occupé de la Princesse de Sédan, faisoit en marchant vers l'Italie les mêmes réflexions avec son ami Montejan. Il s'applaudissoit autant que la Princesse de Sédan en étoit contente, d'avoir eu l'adresse en prenant congé de Mademoiselle de la Marck, de détruire ses espérances plutôt que de lui donner occasion de les nourrir, en lui avouant, que ni ses sentimens pour elle, ni le tems, n'avoient pu encore obtenir de lui de con-

sentir à perdre une liberté qu'il regardoit comme le premier de tous les biens. Tu n'auras plus à me reprocher, lui dit-il, de tromper Mademoiselle de la Marck. Non, reprit Montejan, mais je vous reprocherai toujours de l'avoir induite à erreur. C'est sa faute, répliqua le Comte de Saint-Paul. Pourquoi, quand mon cœur étoit à moi, ne m'a-t'elle-pas inspiré une passion assez forte pour empêcher la Princesse de Sédan de faire sur lui une impression, que le tems n'effacera jamais. Mais, Montejan, avec quelle secrette satisfaction, j'ai arraché Sédan

d'auprès de cette Princesse, si je suis privé du plaisir de la voir, il en est aussi privé comme moi, & j'ai celui de l'entendre parler d'elle à tous les instans. Dans ses lettres, qu'il me montre, je vois l'écriture que sa main a tracée, & je n'ai pas la douleur d'y voir ces expressions tendres que l'amour seul inspire, & dont jamais, Montejan, elle ne se servira en ma faveur. J'ai contre moi, chez elle, un ennemi, duquel je ne triompherai jamais. Son devoir.

Le Comte de Saint-Paul, arriva enfin en Italie. Sa présence & son affabilité, en

en lui gagnant les cœurs, réveillérent le courage & l'espérance de l'armée Françoise, qu'il venoit commander. Il auroit entiérement reconquis le Milanès s'il avoit eu assez de troupes. Il reprit plusieurs places sur le bord du Tésin. Il avança jusqu'à Pavie, qu'il assiégea, avec le secours de l'armée Vénitienne. La place fut emportée d'assaut & deux jours après le château se rendit. Briagrassa, Saint-Georges, Monza & Côme [d'où Antoine de Léve avoit tiré les garnisons, pour rassembler toutes ses forces dans Milan] se rendirent aussi.

Cette campagne finit
ne maniere brillante poı
Comte de Saint-Paul,
avoit extrêmement ref
Antoine de Léve. Les t
pes prirent des quartiers
ver dans le Milanès, exc
une partie de l'Infanter
de la Gendarmerie, qu
passa les Alpes pour en
prendre en France.

Les nouvelles de ces
férens avantages du C
de Saint Paul [quoique
décisifs] arrivées à la C
y faisoient revivre l'e
rance. François I. en cc
voit facilement, mais i
gligeoit souvent d'env
les secours d'hommes &

gent, qui pouvoient ſeuls ſoutenir les ſuccès.

Ces glorieuſes conquêtes cauſoient une joie inexprimable à la Princeſſe de Sédan, & à M[elle] de la Marck. Chaque courier qui apportoit la nouvelle de la réduction d'une ville, étoit une occaſion à s'applaudir de leur choix, & juſtifioit leur foibleſſe. La Princeſſe de Sédan n'avoit ni la force de la vaincre, ni même celle de la condamner. Tout parloit pour le Comte de Saint-Paul, & Mademoiſelle de la Marck, à qui ce Prince en prenant congé d'elle n'avoit preſque pas laiſſé d'eſpéran-

ce, n'en approuvoit pas moins la ſienne. Le plaiſir d'aimer le plus accompli de tous les hommes la payoit des peines & des chagrins que lui cauſoit l'amour. Mais que la gloire que s'acqueroit le Comte d'Eſtouteville, coutoit d'allarmes à Mademoiſelle de Vallemont ! Cet amant avoit été bleſſé à l'aſſaut de Pavie, où il s'étoit ſignalé ainſi que le Prince de Sédan.

La paſſion du Comte de Saint-Paul, ſon amitié pour le Comte d'Eſtouteville, & ſon eſtime pour Mademoiſelle de Vallemont, tout le rendit extrêmement ſenſible

à l'accident de d'Estouteville. Cependant il ne put se refuser à un mouvement de joie, désapprouvé, mais senti, d'avoir occasion d'écrire à la Princesse de Sédan. Occasion qui ne devoit point avoir de suites funestes, car la blessure de d'Estouteville ne faisoit rien craindre pour sa vie. Il fit partir sur le camp un courier particulier pour aller droit à Estouteville.

Ce courier y rendit une lettre à la Comtesse d'Estouteville, & ainsi qu'il en avoit l'ordre du Prince, un paquet à Mademoiselle de Vallemont, dans lequel il y avoit

une lettre pour elle, & une autre pour la Princeſſe de Sédan, conçue en ces termes.

Votre frere eſt bleſſé, Madame. S'il étoit auſſi las de vivre que je le ſuis, je ne le plaindrois que de n'avoir pas reçu un coup mortel. Aimé de ce qu'il adore, qu'il eſt heureux de n'avoir été frappé que pour ajouter à la gloire dont il ſe couvre tous les jours. Je ſens à tous les inſtans de quel poids eſt la vie, quand on ne peut eſpérer de la voir fortunée, ſur-tout quand on a à ſe reprocher un caprice qui a verſé ſur elle un poiſon contre lequel la mort eſt le ſeul remède.

Je n'oserois plus murmurer contre ma destinée, du moins elle seroit bien adoucie, si votre pitié se partageoit entre ce frere & le plus parfait ami qu'il ait. Fiez-vous, Madame, sans inquiétude à mes soins pour lui. Il m'est cher à plus d'un titre. Sa blessure legere au bras droit, lui permettra dans peu de jours de vous rassurer lui-même.

Les lettres du Comte de Saint-Paul, ne permettoient pas de craindre que d'Estouteville fût blessé dangereusement. Ainsi la Comtesse sa mere pensa que l'accident arrivé à son fils, devoit plutôt la flatter que l'allarmer.

Mademoiſelle de Vallemont, jalouſe de la gloire du Comte d'Eſtouteville, & certaine que le Comte de Saint-Paul ne la trompoit pas, crut n'avoir que des remercimens à faire au deſtin. Et la Princeſſe de Sédan, remplie d'ambition pour ſon frere, reçut la même impreſſion que la Comteſſe d'Eſtouteville, & que Mademoiſelle de Vallemont. Les réponſes au Comte de Saint-Paul, de Madame d'Eſtouteville & de Mademoiſelle de Vallemont, étoient dans cet eſprit de ſatisfaction plutôt que de crainte. Mademoiſelle de Vallemont dans la

sienne [où elle en enferma une pour le Comte d'Estouteville] témoignoit au Comte de Saint-Paul, de la part de la Princesse de Sédan, sa sensibilité à son attention, la reconnoissance qu'elle en garderoit toujours, l'assuroit des vœux qu'elles faisoient ensemble pour la prospérité de ses armes & pour la conservation de sa personne.

Le Comte de Saint-Paul fut charmé de la réponse de Mademoiselle de Vallemont. Il ne s'étoit pas flatté d'en avoir une de la Princesse de Sédan; ainsi il lut avec un plaisir inexprimable, ce

qu'elle avoit approuvé que ſa chere couſine lui mandât pour elle de ſa part. La longue abſence de ce Prince lui étoit bien adoucie par les fréquentes nouvelles que recevoit le Prince de Sédan & le Comte d'Eſtouteville. Le plaiſir que ce premier trouvoit à parler de ſa femme, pour qui ſa paſſion étoit extrême, procuroit au Comte de Saint-Paul, celui de s'en entretenir tous les jours. Mais quelle conſolation n'étoit-ce pas pour lui d'épancher ſon cœur avec ſon ami Montejan, de parler ſans ceſſe avec lui de cette Princeſſe qu'il adoroit, &

dont il se sçavoit aimé ? Il se flatoit qu'elle gémissoit comme lui du caprice du sort. Que malgré son devoir elle faisoit des vœux pour lui. Qu'elle ne faisoit que de foibles reproches à l'amour de lui avoir inspiré une passion que rien ne pouvoit vaincre. Enfin qu'elle sentoit aussi la peine cruelle d'être privée de la douceur de voir [au moins] l'objet qui nous a rendu sensible.

Le Comte de Saint-Paul, ne se trompoit pas. La Princesse de Sédan ressentoit comme lui tous les mouvemens & tous les chagrins que cause une tendresse malheureuse.

La lettre de ce Prince avoit porté de nouvelles atteintes à son cœur, toujours en proye à cet amour, envain désapprouvé de sa raison. De quel secours ne lui étoit pas l'amitié de Mademoiselle de Vallemont ? Pourquoi, lui disoit-elle, en relisant avec cette amie chérie, la lettre du Comte de Saint-Paul, mon devoir me défend-t'il d'adoucir son triste sort par un mot ? Il est des instans où je voudrois qu'il eût deviné ma tendresse. Je les condamne ces instans, mais le sentiment a produit son effet avant le repentir, je le sens, j'avoue que je suis moins

malheureuse depuis que je çais ce Prince sensible pour moi. Il ne l'est que pour être comme vous la victime de l'amour, répartit Mademoiselle de Vallemont. N'importe ma cousine, reprit la Princesse de Sédan, il y a toujours du plaisir à aimer si l'on se croit aimé, quelqu'obstacle qui s'oppose à notre bonheur. Le Comte de Saint-Paul n'a pas cette consolation, & jamais je ne la lui donnerai. Mais peut-être l'a-t'il sans mon aveu, le trouble que m'ont toujours causé ses discours enveloppés, pourroient l'avoir instruit que je ne suis pas

insensible à sa tendresse.

Le Comte de Saint-Paul passa l'hiver occupé des projets de la campagne. Il consultoit, il écoutoit les vieux officiers à qui il connoissoit de la capacité, de l'expérience, & il réfléchissoit seul & avec eux sur leurs avis. Les avantages qu'il avoit eû sur les Impériaux lui inspiroit un desir violent de les soutenir, il le souhaitoit plus qu'il ne l'espéroit. Car les plaisirs & les fêtes où étoit livré François I. & les dépenses qu'ils entraînent, mettoient ce Prince hors d'état d'envoyer à propos des secours pour satisfaire & rete-

nir le soldat, rebuté de n'être pas payé ; & toujours prêt à se mutiner. Ainsi malgré l'éloquence séduisante, & la libéralité du Comte de Saint-Paul, il voyoit tous les jours diminuer son armée. Il en étoit d'autant plus allarmé, qu'il vouloit, au moins, que la gloire le dédommageât des peines que lui causoit l'amour. Il entra en campagne dès la fin de Mars 1529. Les François, joints aux Vénitiens, se défendoient avec vigueur contre les Impériaux, il se donna plusieurs petits combats, il se fit des siéges, malgré le peu de troupes que les deux partis

avoient, qui tantôt ayant l'avantage, tantôt le perdant, n'étoient ni vaincus ni vainqueurs.

Sur les nouvelles qui vinrent au Comte de Saint Paul, qu'André Doria avoit quitté Génes, pour aller avec ses galeres chercher l'Empereur en Espagne, & l'amener en Italie, il forma le dessein de marcher à Génes, & de s'en rendre maître, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans cette ville. Cette grande entreprise ne pouvoit manquer de réussir, s'il n'avoit pas éprouvé de malheureux hazards.

Le Comte de Saint-Paul

étoit à Marignan. Il en partit pour aller passer à l'Andrianne, la petite riviere qui coule le long des murailles de la Ville. De-là gagner Pavie, traverser le Pô, puis continuer sa route vers Génes. Mais pendant la nuit une pluye horrible grossit tellement la riviere de l'Andriane, que l'artillerie ne put passer. Le Prince fut forcé de séjourner tout le lendemain à l'Andriane. Antoine de Léve, averti, & prompt à saisir les momens & les circonstances favorables, dont il connoissoit le prix, sçut profiter de ce retardement. Il sortit de Milan

(qui n'eſt qu'à cinq lieues de l'Andriane) à l'entrée de la nuit. Antoine de Léve qui avoit la goutte, ſe fit porter par quatre hommes, & marcha à la tête de ſes troupes, qui étoient en bien plus grand nombre que celles du Comte de Saint-Paul. Il arriva avant le jour très-près des François, & ſans que le Comte de Saint-Paul en eût été averti, par deux officiers qu'il avoit envoyés battre la campagne toute la nuit & qui s'égarérent.

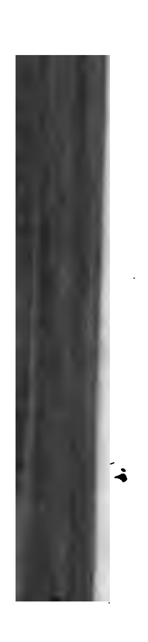
Dès la pointe du jour, après avoir fait ſonder la riviere qui ſe trouva très-baiſſée, le Comte de Saint-

ıul ſe mit en marche. Il fit
abord paſſer ſon avant-
ırde, puis ſon artillerie,
alloit la ſuivre, lorſqu'il
vit tout à coup attaqué
ır un gros corps d'arque-
ıſiers Eſpagnols, qui firent
r lui une terrible décharge;
détacha contr'eux quelque
endarmerie Françoiſe, qu'il
voit à ſon arriere-garde.
lle les repouſſa juſqu'à un
etit ruiſſeau qui étoit entre
s deux armées, en même-
ems il les fit charger par un
ros bataillon de Lanſque-
ets, commandé par le
omte d'Eſtouteville, qui
s chaſſérent juſqu'au-delà
ruiſſeau. Mais Antoine

de Léve, ayant dans le même-tems fait avancer un autre troupe d'Arquebusiers sur l'autre bord, ils firent un si grand feu sur les Lansquenets, que ceux-ci furent obligés de reculer après avoir perdu beaucoup de monde.

L'avant-garde ne sçachant, ni ce qui se passoit à l'Andriane, ni ce qui arrêtoit le Comte de Saint-Paul, marchoit toujours vers Pavie ; si elle n'eût pas été si éloignée, elle eût pu aisément le secourir. Ce Prince ne laissa pas de tenir ferme quelque-tems. Mais deux régimens Italiens ayant lâché

e pied, & pris un autre chemin pour se sauver à Pavie, Antoine de Léve dans ce moment fit passer le ruisseau à une partie de sa cavalerie, dont une petite troupe de Gendarmerie Françoise [qui avoit à sa tête le Marquis de Montejan] soutint bravement l'effort. Mais accablée par le nombre, elle fut rompue, & Montejan abattu d'un coup dans la gorge, & d'un autre dans la cuisse. Alors la cavalerie ennemie vint fondre sur les Lansquenets, qui malgré leur désavantage, se retirérent en bon ordre avec le Comte d'Estouteville dans une cassine, & y firent ferme de nouveau.



soutenir son feu,
bas les armes, & d
rent quartier, malg
tances du Comte d
ville, qui, espéra
secouru par le C
Saint-Paul, vouloi
se défendre.

Le Comte de Sai
abandonné de son
rie, avec le Seigne
nebaut, le Prince d
& ce qui lui restoi

tems la tête pour charger ceux qui les pourſuivoient, & cela, juſqu'à un canal fangeux qu'Annebaut paſſa avec une partie de la gendarmerie. Dans le moment que le Comte de Saint Paul alloit le traverſer, il fut atteint d'un coup de feu dans le corps. Alors les ennemis ſe ſaiſirent de ſa perſonne & du Prince de Sédan, qui dans cette affaire malheureuſe avoit fait, ainſi que d'Eſtouteville & Montejan, des actions d'une valeur incroyable.

Le Comte de Saint Paul, ſans connoiſſance, fut mené mourant, dans une caſſine

près de là. D'Annebaut, inſtruit que ce Prince étoit pris, mais ignorant qu'il fût bleſſé, revint ſur ſes pas par un chemin détourné. Il attaqua cette caſſine, pour tâcher de délivrer le Comte de Saint-Paul, mais les Impériaux accourans de tous côtés, il fut forcé de renoncer à ſa généreuſe entrepriſe, & gagna Pavie, où l'avant-garde étoit arrivée.

Ces troupes, ſans chef, n'y furent pas long-tems, car la défaite du Comte de Saint-Paul, & ſa mort que l'on croyoit certaine, causérent une ſi grande déſertion, qu'il ne demeura que quelques

les officiers, qui pleuroient le malheur d'un Prince, dont le talent supérieur pour la guerre, & la valeur promettoient de plus heureux succès.

Le lendemain le Comte de Saint-Paul, dont on craignoit que la blessure ne fût mortelle, fut conduit à Milan avec le Comte d'Estouteville, le Marquis de Montejan & le Prince de Sédan, qui fit partir sur le champ un courier pour la Princesse de Sédan, à qui il écrivoit ces mots.

Nous venons de perdre une bataille, & je vous écris prisonnier avec votre frere.

C'est le moindre de mes malheurs, puisque j'ai eu celui de voir tomber à mes côtés, le Comte de Saint-Paul, blessé d'un coup de feu dans le corps, que l'on craint bien qui ne soit mortel. Courez au secours de ma sœur : que votre amitié pour elle adoucisse son affliction. Adieu, Madame, je ne vous dis pas que je vous adore, vous le sçavez. Puissiez-vous le penser avec plaisir ! Nous ne sommes blessés ni d'Estouteville ni moi, mais Montejan a reçu deux coups qu'on assure n'être pas dangereux quoique considérables.

La Princesse de Sédan étoit avec sa mere & Mademoi-

selle de Vallemont, quand le courier lui rendit cette lettre. Sans l'interroger elle l'ouvre avec précipitation. Elle n'a pas achevé de la lire que le papier lui tombe des mains, & qu'elle perd tout sentiment. La Comtesse d'Estouteville & Mademoiselle de Vallemont, avec un effroi mortel, oublient la Princesse de Sédan, & ramassent la lettre. Ce qu'elles lisent les touche sensiblement, mais les rassurent. D'Estouteville n'est point blessé. Alors elles s'empressent à secourir la Princesse de Sédan, qui en reprenant connoissance, a la présence

d'esprit de se récrier. C'en est donc fait, je n'ai plus de frere ! Comment avez-vous donc lû ma fille, lui dit la Comtesse d'Estouteville? Hélas ! répliqua-t'elle, je n'en sçai rien. L'arrivée d'Ismon m'a d'abord troublée. Votre frere n'est point blessé, reprit Madame d'Estouteville, c'est le Comte de Saint-Paul.

La Princesse de Sédan, se faisant effort, ayant pour témoin de l'état où elle étoit tombée, sa mere & un homme attaché à son mari, parut n'être sensible au malheur du Comte de Saint-Paul, que pour Mademoiselle de la Marck. Sous le prétexte

de cet intérêt, elle fit plusieurs questions à d'Ismon; chaque mot qu'il répondoit lui perçoit le cœur de mille traits. C'étoit le soir que la Princesse de Sédan apprit cette funeste nouvelle. Quelle nuit elle passa! Mademoiselle de Vallemont la passa avec elle. Que de plaintes! Que de larmes! Que de regrets de jouir de la vie quand le Comte de Saint-Paul a cessé de vivre! Mais la Princesse de Sédan, toujours maîtresse de son extérieur, dévorant sa douleur, partit le lendemain, seulement avec cette tristesse & cet abattement que cause un mal;

heur arrivé à une amie qui nous est chere. Elle étoit convenue avec Mademoiselle de Vallemont, qu'elle ne pouvoit se dispenser de donner à Mademoiselle de la Marck, la preuve d'amitié qu'exigeoit d'elle un mari. Ainsi elle prit le parti de quitter la Comtesse d'Estouteville, à qui elle fit agréer qu'elle emmenât avec elle Mademoiselle de Vallemont. Elles vinrent à Paris le même jour.

Le courier du Roi n'étoit pas encore arrivé, ainsi Mademoiselle de la Marck ignoroit le triste sort du Comte de S. Paul. En quel

état tomba-t'elle, en apprenant ſeulement qu'il étoit bleſſé, & que ſa bleſſure étoit conſidérable. La Princeſſe de Sédan, en lui donnant cette funeſte nouvelle, eut au moins la liberté de gémir avec elle. Mademoiſelle de la Marck remercioit à tous les inſtans ſa belle-ſœur & Mademoiſelle de Vallemont, de leur ſenſibilité. Elle avoit la liberté de s'abandonner à toute ſa douleur, mais l'infortunée Princeſſe de Sédan, forcée de dévorer la ſienne, n'avoit que la nuit pour s'y livrer ſans contrainte.

Le Comte d'Eſtouteville n'étoit pas à de moins dures

épreuves. Non-seulement il voyoit le Comte de Saint-Paul mourant, mais il le voyoit s'agiter, il l'entendoit se plaindre, il le surprenoit les yeux remplis de larmes & poussant de profonds soupirs. Qu'avez-vous Prince, lui dit-il ? Quand il vous faut de la tranquillité pour seconder votre guérison, vous vous livrez à de violentes inquiétudes. Eh bien ! vous avez été défait, mais votre défaite vaut une victoire. Non, répondit le Comte de Saint-Paul, ce n'est pas le souvenir de ma défaite qui m'agite. Un regret plus vif me rend les

derniers momens de ma vie bien cruels. Pourquoi Montejan a-t'il été blessé ? Quelle consolation j'aurois reçu en mourant du secours de son amitié. Ah ! Prince, vous me percez le cœur, s'écria d'Estouteville. Vous ne comptez donc pas sur la mienne. J'y compte, mon cher d'Estouteville, répliqua le Comte de Saint-Paul, mais tu me refuserois le service qu'il m'auroit rendu. Non, lui dit d'Estouteville, non, rien n'est impossible à mon attachement pour vous. Tu me tromperas, reprit le Comte de Saint-Paul, & si la vie m'étoit rendue, je

ne te le pardonnerois jamais. La tienne me répondroit de m'avoir abusé. Ainsi consulte-toi avant que d'apprendre mon secret. Parlez, cher Prince, repartit d'Estouteville, je ne mets point de restriction à la promesse que je vous fais d'exécuter tout ce que vous allez exiger de mon amitié. Oui, elle me fera tout oser & tout entreprendre, je vous le jure. Eh bien ! donne-moi ce qu'il me faut pour écrire, lui dit le Prince. Vous écrire, reprit d'Estouteville ? Etes-vous en cet état ? Donne, te dis-je. Si je ne le puis, je te dicterai, mais je veux es-

ſayer, & je veux que dans le même inſtant où ma lettre ſera finie, tu faſſes partir ton Ecuyer, pour aller la rendre lui-même à la Princeſſe de Sédan. A ma ſœur, s'écria d'Eſtouteville! Eh bien tiendras-tu ta parole, lui demanda le Comte de Saint-Paul, en apprenant que le plus tendre amour me fait déſirer plus ardemment de lui écrire, que de vivre! Ah! Prince, qu'exigez-vous de moi.... C'eſt aſſez, reprit le Comte de Saint-Paul. Je t'entends. Laiſſe-moi mourir, moins de ma bleſſure que de douleur.

Le Comte d'Eſtouteville,

attendri, pénétré, au déses-
poir, & saisi de l'état où il
voyoit ce malheureux Prin-
ce, sans lui répondre, cou-
rut lui chercher une écritoi-
re, & la lui présenta. Alors
le Comte de Saint-Paul lui
rappella le jour qu'en arri-
vant de Dauphiné, il vit
pour la premiere fois la
Princesse de Sédan. Eh bien!
mon cher d'Estouteville,
ajouta-t'il, je l'adore depuis
ce moment, & je veux au
moins qu'elle n'en puisse
douter. Je veux qu'elle sça-
che de quels regrets, de quels
chagrins, de quels ennuis,
j'ai payé le refus que j'ai fait
de sa main. Je veux en ex-

itant ſa pitié, qu'elle donne
es larmes à ma mort. Cet
ſpoir & ma lettre partie,
ıe rendront cette tranquil-
té que tu dis être ſi néceſ-
ıire pour ma vie. Je te la
evrai, mon cher ami, &
ı marque d'amitié que tu
as me donner me la rendra
récieuſe. Je vivrai pour a-
orer la ſœur & pour chérir
: frere.

Après avoir gardé quel-
ues momens le ſilence, le
Comte de Saint-Paul, ou-
liant les efforts qu'il ſe fai-
oit, pour tracer d'une main
oible & tremblante ce que
a paſſion lui dictoit, &, fa-
igué d'avoir parlé, tomba

en foibleſſe, ayant à peine écrit deux ou trois lignes. Revenu un peu à lui, il dicta à d'Eſtouteville. Mais preſſé du deſir de ſe ſervir de ſa main même, il força d'Eſtouteville de lui rendre le papier, où il mit encore deux ou trois lignes, & ſigna.

Le Comte d'Eſtouteville enſuite prit la plume, il écrivit à ſa ſœur, & renferma dans ſa lettre celle du Comte de Saint-Paul, avec autant de regret que de douleur. Mais il n'avoit pu réſiſter aux mouvemens d'amitié & de pitié qui l'intéreſſoient pour ce Prince mou-

tant. Il écrivit ensuite à Mademoiselle de Vallemont, qu'il chargeoit de remettre ce paquet à la Princesse de Sédan. Il fit venir son Ecuyer, à qui il donna ses instructions en présence du Comte de Saint-Paul, avec une lettre pour la Comtesse d'Estouteville. Quelques heures après l'Ecuyer partit. Mademoiselle de Vallemont n'eut pas le tems d'être effrayée en le voyant. Il lui confirma d'abord que son maître n'avoit point été blessé. Mais quelle fut sa surprise de voir, par ce que lui mandoit d'Estouteville, que le Comte de Saint-Paul lui

avoit avoué sa passion, & que d'Estouteville, trop sensible à son malheur & aux instances d'un mourant, n'avoit pû lui refuser de faire arriver jusqu'à sa sœur, des preuves d'une tendresse qui alloit lui percer le cœur de nouveaux traits. La Princesse de Sédan, pressée de sçavoir ce que son frere mandoit à Mademoiselle de Vallemont, lui montroit une impatience extrême d'en être instruite. Mais cette prudente fille, prévoyant l'état affreux où la lettre du Comte de Saint-Paul alloit la jetter, attendit le calme de la nuit & que Mademoiselle de la Marck

fût retirée dans son appartement, pour la lui remettre.

L'attendrissement que causa cette lettre à la Princesse de Sédan, la jetta dans un anéantissement qui sembloit lui ôter l'usage de tous les sens. Ensuite sa douleur aussi violente que tendre, ne s'exprimoit que par des mots entrecoupés de soupirs & de larmes. De cet état elle passa aux plaintes & aux regrets. Elle reprochoit au sort sa cruelle destinée, & celle du Comte de Saint-Paul. Cher Prince ! disoit-elle, vois-tu encore le jour ? Sa lumiere t'est-elle ravie ?

Ne liras-tu plus dans mes yeux le trouble que tu excitois dans mon ame ? Ne lirai-je plus dans les tiens cet amour qui charmoit celui que tu m'as inſpiré ? Si tu ceſſes de vivre emporteras-tu la douceur de penſer que j'étois ſenſible à ta tendreſſe ? que comme toi je murmurois de la fatalité de notre étoile ? Puiſſe-tu, cher Prince, l'avoir deviné. Puiſſe tu le deviner encore. Ah ! ma ſœur, je me flatte envain ! Il n'eſt plus ce Prince que j'adore, & qui avant d'expirer m'a donné des preuves ſi touchantes d'une paſſion la plus parfaite qui fut ja-

mais. Son écriture tremblante, à peine formée, m'instruit des efforts qu'il a fait, pour me dire qu'il mouroit avec quelque consolation, puisqu'il lui restoit le moment de m'avouer ses sentimens....& je me reprocherois d'y être sensible ? Non, ma cousine, non, la vertu n'est pas assez barbare pour me le défendre. Cher Prince tu m'adorois & tu meurs ! Je t'adore & je vis, & je vivrai pour éprouver toute ma vie la contrainte cruelle de cacher ma douleur .... Mais, reprit cette infortunée après un assez long silence, que je sçai de gré à mon frere, d'a-

voir eu pour ce Prince la complaisance de se prêter à ce que l'amour lui faisoit desirer si ardemment ! Il craint que vous ne la désapprouviez cette complaisance, répliqua Mademoiselle de Vallemont. Ecoutez les derniers mots de sa lettre.

Faites, ma chere Suzane, que ma sœur ne condamne pas la pitié que je n'ai pu refuser à un Prince mourant, dont je racheterois les jours aux dépens des miens. Et comment aurois-je pu lui refuser la preuve qu'il exigeoit de mon amitié, il me la demandoit avec plus d'instance, que s'il avoit demandé au Ciel de lui conserver la vie.

Cher Prince, reprit Madame de Sédan, que tu mérites mes regrets ! Ils seront éternels ! Quelle horreur d'avoir à penser que ce qu'on adore ne vit peut-être plus ! Ah ! ma sœur, je succombe à cette idée.

La Princesse de Sédan resta quelques momens comme privée de tout sentiment, & les yeux fixés sur la lettre du Comte de Saint-Paul. Puis reprenant ses esprits, elle lut d'une voix entrecoupée de sanglots.

J'emporte au tombeau l'espoir que vous ne serez pas insensible à ma cruelle destinée, & que vous donnerez

des larmes à la mort d'un Prince qui vous adoroit. Adieu, Madame. Souvenez-vous de lui avec quelque pitié.

Avec quelque pitié, répéta douloureusement la Princesse de Sédan ! Ah ! s'écria-t'elle, d'un ton de désespoir, ce sera toujours avec la plus amere douleur ! Mademoiselle de Vallemont, dont le cœur étoit pénétré de la violente situation de la Princesse de Sédan, faisoit luire dans le sien, autant qu'elle le pouvoit, un rayon d'espérance. Le moment où cette Princesse se flattoit, adoucissoit l'excès de sa peine, mais ce-

i qui le ſuivoit faiſoit re-
aître ſes allarmes, & renou-
elloit ſes plaintes. L'état af-
reux de ſon ame qu'elle dé-
oroit le jour & où elle s'a-
andonnoit toutes les nuits,
a fit enfin ſuccomber.

Dès que la Princeſſe de
édan ſe vit atteinte d'une
iévre violente, elle dit à
Mademoiſelle de Vallemont,
ous le prétexte de ne pas al-
armer le Prince de Sédan,
btenez ici de tout le monde
u'il ne ſoit point inſtruit de
na maladie. Si le Comte de
aint-Paul vit encore, le
Prince de Sédan porteroit
'effroi dans ſon ame, en
ui laiſſant voir le ſien. Son

péril, ma sœur, en deviendroit plus grand.

Mademoiselle de la Marck ne quittoit plus sa belle-sœur. La contrainte que sa présence lui causoit, excitoit en elle des mouvemens de dépit & d'impatience qui augmentoient sa fiévre. La Comtesse d'Estouteville, en apprenant la maladie de sa fille, se rendit d'abord à Paris. Nouvelle nécessité pour la Princesse de Sédan de dévorer sa douleur. Elle n'avoit plus ni la nuit ni le jour pour s'y livrer, elle auroit voulu être dans cette affreuse circonstance oubliée de l'univers entier, excepté du

du Comte de Saint-Paul & de d'Eſtouteville, avec qui ſans doute ce Prince avoit la conſolation de s'entretenir d'elle, ſuppoſé qu'il reſpirât encore. Elle n'oſoit l'eſpérer ſur ce qu'elle apprenoit tous les jours.

La Ducheſſe de Boüillon cachoit à ſa fille, le péril où l'on croyoit toujours le Comte de Saint-Paul. Mais elle le diſoit à la Princeſſe de Sédan & à Mademoiſelle de Vallemont. Cette innocente confiance de la Ducheſſe de Boüillon, poignardoit la Princeſſe de Sédan; & les efforts qu'elle ſe faiſoit pour cacher les impreſ-

ſions qu'elle recevoit, lui cauſoient toujours des redoublemens de fiévre. Que je ſuis à plaindre, ma ſœur, diſoit-elle à Mademoiſelle de Vallemont, mais la mort va me délivrer des cruels tourmens que me fait éprouver l'amour, & m'affranchir d'une contrainte au-deſſus de mes forces.

Mademoiſelle de Vallemont, qui jugeoit du danger où expoſoit la Princeſſe de Sédan, les divers & cruels récits de la Ducheſſe de Boüillon, ſur l'état du Comte de Saint-Paul, prit le parti de dire à Madame d'Eſtouteville, qu'il y avoit de l'im-

prudence, devant une personne malade sérieusement, & toujours craintive sur l'événement de sa maladie, de parler sans cesse de la mort prochaine d'un autre. Que c'étoit lui inspirer de la frayeur pour elle-même, que c'étoit lui donner occasion à de tristes réflexions. C'en fut assez pour la Comtesse d'Estouteville, qui aimoit tendrement sa fille.

Dès ce moment, elle pria la Duchesse de Boüillon, d'en user avec la Princesse de Sédan, comme elle en usoit avec Mademoiselle de la Marck. Elle se servit avec elle des mêmes raisons que

lui en avoit donné Mademoiselle de Vallemont.

L'aveu que le Comte de Saint-Paul avoit été forcé de faire à d'Estouteville, la condescendance que d'Estouteville avoit eu pour ce que la passion du Prince lui avoit fait souhaiter, quand il croyoit n'avoir que quelques jours à vivre, la liberté qu'il avoit depuis ce moment de s'en entretenir avec lui, les attentions singulieres de d'Estouteville, tout rendoit à ce Prince, le frere de Madame de Sédan bien cher. Il lui parloit d'elle sans cesse. La consolation & le plaisir qu'il y trouvoit, lui faisoit

oublier que le ſilence lui étoit preſcrit. Souvent d'Eſtouteville pour le forcer à l'obſerver le quittoit. Tu fais toujours de moi un ingrat, mon cher d'Eſtouteville, lui dit un jour le Comte de Saint-Paul ; car je te haïs toutes les fois que ton amitié te fait diſparoître pour me contraindre à me taire.

Malgré la connoiſſance que d'Eſtouteville avoit de l'amour du Comte de Saint-Paul, malgré ſa complaiſance à l'écouter, ce Prince n'oſoit s'applaudir avec lui d'avoir rendu ſa ſœur ſenſible. La prudence lui ordonnoit de lui cacher qu'il étoit

aimé. Ainſi Montejan lui manquoit ; il reſſentoit doublement ſon accident, il déſiroit de l'avoir auprès de lui. Il le faiſoit prier tous les jours de ſe faire porter dans ſa chambre, il lui faiſoit dire qu'il ne vouloit pas mourir ſans l'avoir vû ; mais Montejan qui devinoit la raiſon du Comte de Saint-Paul, pour le ſouhaiter auprès de lui, avoit cette même raiſon pour lui refuſer obſtinément de s'y faire mener. Il craignoit que ſa confiance pour lui ne coutât trop cher à ce Prince, qui ne pourroit s'empêcher de parler ſans ceſſe de la Prin-

cesse de Sédan. Il vouloit donc attendre qu'on fût certain que sa blessure n'étoit pas mortelle, les Chirurgiens s'en flattoient sans oser encore l'assurer.

Les précautions de la Princesse de Sédan, pour laisser ignorer sa maladie à son mari, furent inutiles; il en reçut la nouvelle auprès du Comte de Saint-Paul, à qui depuis deux jours on avoit prononcé que sa guérison ne dépendoit plus que de lui. Le Prince de Sédan, effrayé, s'écria en lisant la lettre qu'on venoit de lui rendre : Ah! d'Estouteville, que je suis malheureux!

Pourquoi ne puis-je voler à Paris, votre ſœur eſt dangereuſement malade ! Ces mots furent un coup de foudre pour le Comte de Saint-Paul; dans ce moment il dit bas à d'Eſtouteville, prends ſa lettre & lis-la moi. Ce Prince parut l'écouter avec la ſimple ſenſibilité qu'il devoit montrer devant le Prince de Sédan, qui un inſtant après ſortit.

Ah ! mon cher d'Eſtouteville, s'écria alors le Comte de Saint-Paul, quelle nouvelle pour moi ! Il y a une grande diſtance, répondit le Comte d'Eſtouteville, entre la maladie & la mort. Vous

venez de l'éprouver, quand on n'osoit rien espérer de vous. Ma sœur est jeune, son tempérament est fort, ainsi je ne suis que legérement allarmé. Tu veux me rassurer, mon cher d'Estouteville, reprit le Comte de Saint-Paul. Ton amitié te prête des forces pour m'empêcher de succomber sous la douleur que me cause cette allarmante nouvelle. Tu crains qu'elle ne détruise les espérances des Chirurgiens.

Quoique le Comte d'Estouteville se fût prêté à ce qu'avoit exigé de son amitié le Comte de Saint-Paul, il avoit appris sa passion avec

un chagrin ſenſible, & une vive inquiétude ſur les ſuites qu'elle pouvoit entraîner, ſi ce Prince rendu à la vie, Mademoiſelle de la Marck découvroit une rivale dans ſa belle-ſœur, & une rivale qui lui auroit fait éprouver l'humiliation de ſervir de prétexte à l'amour du Comte de S. Paul. De plus la maladie ſubite de Madame de Sédan, depuis qu'elle avoit appris le ſort funeſte de ce Prince, lui faiſoit craindre qu'elle ne fût comme lui, la victime d'un amour qui devenoit l'ennemi de ſon repos, & que ſon caractere vertueux lui faiſoit condamner.

L'état du Comte de Saint-Paul n'avoit encore permis à d'Estouteville que des réflexions avec lui-même. Elles le faisoient trembler à mesure qu'il espéroit de voir ce Prince échapper à la mort. Il ne lui avoit donc pas encore représenté la nécessité de vaincre une passion, qui ne pouvoit avoir que des suites malheureuses. Ce moment où l'on venoit d'apprendre la maladie de la Princesse de Sédan, parut favorable à d'Estouteville, il voulut le saisir. Mais le Comte de Saint-Paul l'arrêta.

Je t'ai caché, lui dit-il, jusqu'à la malheureuse jour-

née de l'Andriane, l'amour que j'avois dans le cœur pour la Princesse de Sédan. Croyant mourir, je te l'ai avoué, & je te tromperois si je te disois que j'espere du tems & de ma raison, le triomphe que tu voudrois qu'ils remportassent. Oui, j'adorerai ta sœur jusqu'à mon dernier soupir. Mais tes sages remontrances me font trembler. Tu vas me refuser une grace que je veux te conjurer de m'accorder.

Au moment où je me suis cru mortellement blessé, j'ai imploré ta pitié pour me procurer la consolation d'assurer la Princesse de Sédan, que je

ourois en l'adorant. Je l'im-
ore encore cette pitié ; c'eſt
our lui demander pardon,
avoir oſé rompre le ſilence.
'eſt pour lui jurer que je
garderai toute ma vie.
lélas ! l'aveu de ma paſſion
ura-t'il pu l'offenſer ? Je
'oyois toucher à mon der-
ier terme. Je croyois ne
mais la revoir, cette Prin-
eſſe que je reſpecte autant
ue je l'aime. Auſſi lui man-
ois-je, comme tu l'as lû,
u'il falloit pour juſtifier ma
ardieſſe, la perſuaſion, que
touchois à mes derniers
iomens. Eh bien ! mon cher
'Eſtouteville, feras-tu ar-
iver juſqu'à ta ſœur une let-

tre qui sera la derniere que je lui écrirai ? .... Tu ne réponds rien .... tu gémis tout bas .... Tu me reproches en secret de trop exiger de ton amitié. C'est aussi la derniere preuve que j'en exigerai. Ne me la refuse pas, cher ami. Sois attendri de la destinée du plus malheureux Prince qui fut jamais. Je t'en conjure. Ecrivez Prince, lui dit le Comte d'Estouteville. Mais souvenez-vous de votre parole ; à present qu'il n'y a plus à trembler pour vos jours, je serai inéxorable. Ah ! mon cher d'Estouteville, ce n'est pas aux Chirurgiens à qui je de-

rrai la vie, c'eſt à toi. Auſſi
a ſacrifierois-je pour le fre-
re comme pour la ſœur.
N'appelle perſonne, donne
moi toi même du papier.

Avec quelle ſoumiſſion,
pourſuivit le Comte de Saint
Paul, je vais ſupplier la
Princeſſe de Sédan, de ſe
ſouvenir avec indulgence de
l'état où je me croyois,
quand d'une main foible &
mourante je l'ai inſtruite que
je l'adorois! Quelle douceur
je vais goûter, en lui de-
mandant un pardon que la
pitié obtiendra d'elle! Cette
lettre va juſtifier celle, où
je lui mandois que l'idée
d'une mort prochaine pou-

voit ſeule me permettre la liberté de lui déclarer ma paſſion. Je vais le lui répéter. Ce ſera jouir encore du plaiſir de lui dire que je l'adore. Je vais lui jurer un éternel ſilence. Non, d'Eſtouteville; je ne veux ni offenſer ni effaroucher une vertu que tout le monde reſpecte, & que je connois encore mieux que perſonne. Tout ce que vient de dire le Comte de Saint-Paul à d'Eſtouteville, compoſoit ſa lettre. Le Comte d'Eſtouteville l'envoya dans une autre qu'il écrivit à Mademoiſelle de Vallemont.

La Princeſſe de Sédan

oit besoin de cette lettre
ur être rappellée à la vie.
h ! ma chere sœur, s'écria-
lle, je n'ai donc plus rien
craindre pour les jours du
omte de Saint-Paul ! Mon
ere nous en assure. Quelle
ureuse nouvelle ! Non je
souhaite plus la mort.
n image dans ce moment
e fait horreur. Oui, je vais
conder les soins qu'on
end [& qui m'étoient à
arge] pour me rendre la
nté. Non, je n'en puis
outer, ce Prince est hors
tout danger. Regardez sa
ttre, ma sœur, l'écriture
 est sûre, comparons-la
ec la premiere.... Quelle

différence, continua-t'elle en les examinant ! L'une est d'un homme mourant, à peine peut-on la lire, aucun mot n'y est formé. L'autre est d'une main ferme. Ah ! cher Prince je te reverrai ! Tu ignoreras toujours que je t'aime, du moins je ne t'en ferai jamais l'aveu. Mon devoir me le défend. Mais malgré lui, que dis-je, malgré moi, je taimerai toujours. Non, pas malgré vous, répliqua Mademoiselle de Vallemont ; car, vous vous complaisez, ma sœur, dans cet amour, proscrit par ce même devoir, qui pourroit, si vous l'écoutiez, vous par-

er avec succès. Ah ! ma
œur, s'écria la Princesse de
édan, laissez-moi goûter
ans trouble ce moment heu-
eux ! Je ne l'acheterai que
rop. Mais quel est l'indis-
ret, poursuivit-elle, qui a
nstruit le Prince de Sédan
e mon état ? Quel trouble
ette nouvelle a porté dans
ame du Comte de Saint-
'aul ! Jugez-en ma sœur par
es termes de sa lettre. E-
outez.

*J'éprouve dans ce moment, Madame, que ce n'est rien d'a-
voir à craindre pour sa vie. J'ai vû la mort avec fermeté, mais cette fermeté m'abandonne quand je crains pour vous,*

Quelles ſont mes allarmes ! mes inquiétudes ! Elles ne ſeront calmées qu'en apprenant que je n'ai plus rien à redouter pour des jours qui me ſont mille fois plus précieux que les miens.

Ah ! ma ſœur, s'écria la Princeſſe de Sédan, dès cet inſtant même, faites réponſe à mon frere. Délivrez le Comte de Saint-Paul des cruelles allarmes que je lui cauſe, & qui pourroient lui être funeſtes. Laiſſez-moi mettre auſſi dans votre lettre quelques mots qui aſſurent ce Prince que je ne ſuis dans aucun danger. Non, il n'y a plus rien à craindre pour moi puiſque je n'ai plus rien à

craindre pour ce que j'aime. Mais ne conviendroit-il pas que je chargeasse mon frere de témoigner au Comte de Saint-Paul, l'intérêt que j'ai pris à son malheur, & celui que je prends à sa situation présente. Je n'y mettrai que ces mêmes mots. Mademoiselle de Vallemont approuva ce que désiroit la Princesse de Sédan, qui écrivit deux ou trois lignes dans sa lettre.

Quelle joie cette lettre causa au Comte de S. Paul ! D'abord elle lui apprenoit qu'il n'avoit rien à redouter pour la Princesse de Sédan. Il y trouvoit ensuite un article

pour lui. Il sentoit un plai inexprimable de tenir l'écriture de cette Princess & d'y voir son nom tra de sa main. Mais il étoit e chanté d'y lire ces mots.

Témoignez au Comte Saint-Paul, l'intérêt que j pris à son malheur, & cel que je prens à sa situation pr sente.

Il trouvoit un sens obl geant dans la derniere part de cette phrase. Il relis tout bas. *Et celui que je pren à sa situation présente.*

Il donnoit cent baise à cet endroit de la lettr Enfin il conjura le Com d'Estouteville de la lui lai

r. D'Eſtouteville ne put la refuſer à ſes preſſantes inſtances.

Le jour même que le Comte de Saint-Paul avoit appris la maladie de la Princeſſe de Sédan, il avoit mandé à Montejan, qu'il eût à choiſir, ou de venir dans un lit à côté du ſien, ou d'en laiſſer tendre un dans ſa chambre, où il alloit ſe faire tranſporter. La prudence du Marquis de Montejan, & la crainte que ce Prince, ſans ceſſe occupé de ſa paſſion, ne parlât trop, lui avoit fait refuſer juſqu'à ce jour de ſe faire porter auprès de lui. Mais l'alterna-

tive, qui ne lui laissoit plus que la liberté du choix, le força de céder à l'impatience du Comte de Saint-Paul. Il se fit donc porter dans sa chambre.

Ce Prince en le voyant s'écria. Ah ! Montejan que tu m'as fait attendre & acheter ce moment ! Qu'on t'approche de moi. Viens embrasser un ami qui t'a jetté dans les horreurs de le perdre. Enfin le destin nous rend l'un à l'autre. J'en remercierai le ciel, répondit Montejan, tant que je respirerai. Mais, continua-t'il, si vous abusez de la permission que vous avez
de

de rompre quelquefois le ſilence, je vous quitte.

L'impatience du Comte de Saint-Paul étoit extrême d'être ſeul avec Montejan. Dès qu'ils y furent, il lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé depuis ſon accident juſqu'à ce moment. Il lui peignit avec chaleur l'image cruelle, & pourtant flateuſe qu'il s'étoit faite de la douleur & des regrets de la Princeſſe de Sédan, les différens mouvemens qui avoient agité ſon ame, depuis l'inſtant qu'il avoit oſé écrire à cette Princeſſe, ce qui lui en avoit coûté pour cacher à d'Eſtouteville, ceux qu'excitoient

en lui, la douceur de penser en mourant qu'il étoit aimé de sa sœur. Il lui témoigna combien il étoit sensible aux marques d'amitié qu'il avoit reçues de ce tendre ami. Il lui lut la lettre de Mademoiselle de Vallemont, & quand il fut à l'endroit qui l'avoit si flatté, il demanda à Montejan, ce qu'il en pensoit. S'il croyoit que la Princesse de Sédan eût mis ces mots au hazard, ou avec réflexion. Je ne puis résoudre cette question, répliqua le Marquis de Montejan, mais je puis vous assurer qu'elle vous pardonne une licence que l'état où vous

étiez excusoit, & qui ne lui a pas permis de douter de l'excés de votre passion. Elle condamne la sienne & s'applaudit de la vôtre. Et c'est la vôtre & la sienne , c'est l'effroi qu'elle a eu à la subite nouvelle de votre malheur (car le Prince de Sédan lui mandoit qu'on croyoit votre blessure mortelle) c'est l'attendrissement que lui a causé votre lettre ; c'est enfin le désespoir qu'excitoit dans son ame l'idée de votre mort, qui, malgré sa jeunesse l'ont fait succomber.

Le Comte de Saint-Paul écoutoit avec autant d'avidité que de plaisir, les preu-

ves que Montejan lui donnoit, qu'il étoit la ſeule cauſe de la maladie de la Princeſſe de Sédan.

Que tu viens de porter de douceur dans mon ame, lui dit-il! Il étoit des inſtans où j'avois la conſolation de le penſer. Mais qu'ils étoient rachetés par une cruelle incertitude, & par les vives allarmes que me cauſoit le danger où je croyois l'objet pour qui ſeul je deſirois de vivre. A préſent que je ſuis raſſuré pour cet adorable objet, je me livre avec un plaiſir que je ne puis t'exprimer, à l'idée que ma mort a manqué à lui couter la vie.

Quand la reverrai-je cette charmante Princesse ? quand lirai-je [malgré elle] dans ses yeux, sa joye de me revoir, après avoir couru tant de périls & une longue absence ? Mais, Montejan, François de Bourbon est un prisonnier que l'Empereur gardera long-tems. Je n'espere ma liberté que de la paix. Le Roi la souhaite, son peuple la désire par le besoin qu'il en a, l'Angleterre en trouble, par l'amour de son Roi pour Anne de Boulen, amour qui lui fait désirer d'avoir le Roi dans ses intérêts, auprès du Pape, pour la dissolution de son mariage

avec Catherine d'Arragon, l'Empereur à qui tout a réuſſi. Que de raiſons pour ſe flatter de voir bien-tôt l'Europe tranquille.

L'Empereur reçut la nouvelle de la victoire d'Antoine de Léve à Barcelone, où il traitoit ſecrettement de la paix avec le Pape. Il écouta le récit de la bataille avec autant de modération que de joye intérieure. Il montra un regret obligeant de ce que la défaite du Comte de Saint-Paul lui couteroit peut-être la vie. Au nom du Comte d'Eſtouteville priſonnier, l'Empereur ſe ſouvint combien il l'avoit trou-

vé digne de toute son estime. Il voulut dans cette occasion la lui témoigner. Antoine de Léve lui dit, de la part de ce Prince, qu'il étoit libre, & maître de retourner en France. A l'égard du Prince de Sédan, l'Empereur avoit déclaré qu'il porteroit la peine d'être le fils de l'audacieux Robert de la Marck, & qu'il ne le rendroit qu'avec les fils du Roi à la paix, ainsi que le Comte de Saint-Paul. Le Comte de Saint-Paul s'y attendoit, cependant on lui cacha la dure résolution de Charles V.

Antoine de Léve avoit pour le Comte de Saint-

Paul , tous les égards qu'il devoit à sa naissance & à sa valeur. Il n'oublioit rien pour lui témoigner son respect, & sa joie d'être délivré des craintes que lui avoit causé sa blessure. Dans toutes les occasions il marquoit son estime aux illustres guerriers que le sort des armes avoit fait ses prisonniers.

Dès que le Comte de Saint Paul commença à se lever, il lui dit : je voudrois, Prince , avoir à vous donner une aussi agréable nouvelle que celle que je vais apprendre au Comte d'Estouteville, à qui je n'ai pas voulu le dire que vous ne fussiez en état

de ſoutenir l'idée d'une ſéparation, que votre amitié pour lui vous auroit rendu trop ſenſible, dans l'état périlleux où vous étiez. A préſent je puis lui annoncer qu'il eſt le maître de porter lui-même de vos nouvelles au Roi.

Ah ! mon cher d'Eſtouteville, s'écria le Prince, lorſqu'ils furent ſeuls, que j'envie ton bonheur ! Tu vas jouir du bien ſuprême de voir ce que tu adores, & ce que tu adores ſera de moitié avec toi de ce ſenſible plaiſir. Tu lui entendras dire, à cette adorable fille, tout ce qu'elle a ſouffert de ton

absence. Elle te jurera avec transport que sa passion égale la tienne. Quel doux moment ! Je ne le gouterai jamais ! Ton impatience doit être extrême. Tu voudrois dès ce moment prendre la route de France ?

Le regret qui me déchire d'être lié à Milan, ne justifie que trop cette impatience. Vous la combattez, Prince, répondit d'Estouteville. Vous me faites sentir ce que peut un aussi tendre attachement que le mien pour vous. Non, je ne partirai point que votre santé ne soit entierement.... Je n'y consentirai pas, reprit le Comte

de Saint-Paul, en l'interrompant. Mademoiselle de Vallemont te reprocheroit de ne pas l'aimer autant qu'elle t'aime, & jamais elle ne me pardonneroit une préférence dont l'amour seroit offensé. Pars, mon cher d'Estouteville, ajouta-t'il, en s'attendrissant. Ton cœur n'est-il pas comme le mien occupé d'une passion? Mais la tienne est heureuse! Tu en gémissois davantage d'être éloigné de l'objet qui te l'a inspirée.

Le Comte d'Estouteville partit dès le lendemain, le moment où il quittoit Milan, fut bien douloureux au Prince de Sédan, instruit du

discours de l'Empereur. Il étoit désespéré de la pensée que peut-être il resteroit des années absent de la Princesse de Sédan. Le sujet de son chagrin faisoit la consolation du Comte de Saint-Paul. Sédan devoit demeurer autant de tems que lui à Milan. De plus, sans lui, il auroit sçu rarement des nouvelles de Madame de Sédan. Il avoit le plaisir sensible de lire les lettres qu'elle écriroit à son mari, dans lesquelles il ne trouvoit jamais ces expressions tendres, que l'amour seul peut dicter. Mais il l'écoutoit avec dépit vanter les charmes de la Prin-

:esse de Sédan. Pourquoi .es connoît-il ses charmes, disoit-il à Montejan? C'étoit moi qui devois en être possesseur : quelle différence de les entendre détailler ou de les détailler moi-même ! Non, Sédan n'en sent pas tout le prix ! L'amour qui n'est pas entr'eux réciproque, lui laisse ignorer ce qu'il a de plus charmant. Ces caresses vives & douces, ces empressemens pour se revoir sans s'être presque quittez, ces tendres mouvemens qui se lisent dans un regard, dans un geste ; tous ces riens enfin qui enyvrent l'ame de volupté. Si ses discours irritent

quelquefois ma peine, je goûte le plaiſir de le voir privé de tous les droits d'un mari. Que ne peut-il être éloigné toute ſa vie de ce que j'adore ! Mais Montejan, ſonge au bonheur dont va jouir d'Eſtouteville ? Il va ſécher les pleurs que ſon abſence a coûté, & que la joye de le revoir fera couler encore, dans cet heureux inſtant.

La Princeſſe de Sédan, & Mademoiſelle de Vallemont, étoient encore à Paris ; elles devoient inceſſamment aller joindre la Comteſſe d'Eſtouteville, qui étoit retournée à Eſtouteville, dès qu'elle

avoit vu ſa fille en état de la ſuivre bien-tôt.

Madame de Sédan & ſa chere couſine étoient ſeules quand d'Eſtouteville parut à leurs yeux. A laquelle courrai-je, dit-il en entrant? A ma ſœur, repartit Madame de Sédan. A la vôtre, s'écria Mademoiſelle de Vallemont. A toutes deux, répondit d'Eſtouteville, en les prenant dans ſes bras, au moment qu'elles avançoient à lui. Quelle ſurpriſe, s'écria transportée Mademoiſelle de Vallemont! Quelle joye, dit la Princeſſe de Sédan! Quel bonheur, reprit le Comte d'Eſtouteville, de-

vous revoir toutes deux ! Oui, toutes deux vous êtes ce que j'ai de plus cher dans le monde ; car, dans cet inſtant, le plaiſir que je reſſens de vous embraſſer, me fait oublier que j'ai une mere que je chéris, & un ami qui m'a fait éprouver les terribles craintes de le perdre. Je l'ai laiſſé ce Prince en pleine convaleſcence, & gémiſſant de ne pouvoir prendre, ainſi que moi la route de Paris. Votre mari reſſent la même peine. Mais l'Empereur qui m'a rendu la liberté, a prononcé qu'il garderoit ces deux priſonniers juſqu'à la paix.

Ce discours troubla la Princesse de Sédan, sans se souvenir qu'un de ces prisonniers étoit son époux. Les questions rapides & multipliées qu'elle ne put se refuser de faire à son frere sur le Comte de Saint-Paul, acheverent de persuader au Comte d'Estouteville, que sa sœur ressentoit pour le Comte de Saint-Paul, la même passion qu'il avoit pour elle.

Mademoiselle de la Marck transportée de joye, en apprenant que le Comte d'Estouteville venoit d'arriver & qu'il étoit chez la Princesse de Sédan [car dans ce moment elle se flatta que

ſon retour lui annonçoit celui du Comte de Saint-Paul J passa avec empreſſement chez ſa belle-ſœur. Embraſſez-moi, cher Comte, dit-elle à d'Eſtouteville, & répondez promptement à mon impatience. Comment ſe porte le Comte de Saint-Paul ? Eſt-il entiérement rétabli ? vous ſuit-il ? le reverra-t'on bien-tôt ? Les réponſes qui regarderont ſa ſanté, répliqua d'Eſtouteville, ſeront toutes ſatisfaiſantes pour vous, Mademoiſelle. A l'égard de ſon retour, ainſi que celui du Prince de Sédan, ce ſera la paix ou la guerre qui l'a-

vancera ou qui le reculera. Quoi ! s'écria Mademoiselle de la Marck, le Comte de Saint-Paul resteroit en Italie jusqu'à la paix ?

Le Comte d'Estouteville alors lui répéta ce qu'il venoit de dire à la Princesse de Sédan, & à Mademoiselle de Vallemont. Mademoiselle de la Marck, mortellement affligée de cette nouvelle, dit à d'Estouteville, que vous êtes heureux d'avoir eu votre liberté ! Elle vous raméne au milieu de tout ce qui vous est cher, & vous rend aux personnes à qui vous l'êtes. Que je plains le Comte de Saint-Paul ! Que

devient l'amitié vis-à-vis de l'amour, dit en ſouriant Mademoiſelle de Vallemont? C'eſt un picmée étouffé par un géant. Le Prince de Sédan eſt cher à Mademoiſelle de la Marck, mais elle ne plaint que le Comte de Saint-Paul. Votre reproche eſt injuſte, répondit Mademoiſelle de la Marck, car en apprenant le ſort du Comte de Saint-Paul, ne ſuis-je pas inſtruite de celui de mon frere? Quand je gémis pour l'un, n'eſt-ce pas gémir pour l'autre? Ainſi votre plaiſanterie ne prouve point que j'aime mon frere foiblement, elle nous aſſure ſeulement

que votre amitié pour le Comte d'Estouteville ne vous laisse plus rien à désirer dans ce moment qu'il vous est rendu. Mais, ma sœur, ajouta-t'elle, en embrassant la Princesse de Sédan, faisons des vœux au Ciel pour la paix. Je ne prie pas Mademoiselle de Vallemont d'y joindre les siens. Ceux d'une ame indifférente ne méritent pas d'être exaucés. Que j'envie son sort! Elle n'a rien ni à demander ni à reprocher à l'amour!

Dans cet instant le Duc & la Duchesse de Boüillon entrérent. Ils apprirent avec une vive douleur la volonté

où étoit l'Empereur de garder le Prince de Sédan, mais ils ſentirent une ſecrette joye d'apprendre que le Comte de Saint-Paul auroit le même ſort. Ils ſe flattoient qu'une longue abſence, & la raiſon de Mademoiſelle de la Marck, triompheroient enfin de ſa foibleſſe.

Quoique le Comte d'Eſtouteville brulât d'impatience d'être ſans témoin avec Mademoiſelle de Vallemont, il en vit l'impoſſibilité, dans ces premiers momens, où chacun avoit des queſtions à lui faire. Il alla chez le Roi. Sa préſence attendrit ce Prince, elle le fit ſouve-

ir qu'il n'avoit plus d'armée n Italie, par la défaite du Comte de Saint-Paul. Après voir témoigné à d'Estouteville combien sa conduite & sa valeur avoient ajouté à son estime pour lui, il lui dit : je sçai que le Comte de Saint-Paul vaincu, s'est couvert de gloire, de même que tous ceux qui marchoient sous ses ordres. Le Comte d'Estouteville resta assez long-tems avec le Roi : en quittant ce Prince il revint chez la Duchesse de Boüillon, il en sortit sans avoir pu dire un mot en particulier à Mademoiselle de Vallemont, qui en ressen-

toit autant de dépit que lui.

Le lendemain le Comte d'Estouteville alla à l'Hôtel de Boüillon, il fut d'abord à l'appartement de Mademoiselle de Vallemont, l'amour avoit assuré cette tendre fille, qu'elle le verroit le matin, & l'amour sans lui rien faire perdre de sa modeste retenue, le lui fit recevoir avec tous les témoignages d'une passion, que l'absence n'avoit point affoiblie. Leur vivacité réciproque à se dire qu'ils s'aimoient toujours, leur joye, leur empressement à se faire mille questions, sur tout ce qui s'étoit

s'étoit passé dans leur ame depuis l'instant de leur séparation, tout les assuroit de la sincérité de leurs transports.

Vous voilà, cher Comte, lui dit-elle, rentré dans le sein des plaisirs, de la dissipation & de la volupté. La Cour depuis votre absence n'a rien perdu de ses charmes séducteurs, les disgraces ne l'ont point obscurcie. Vous y chercherez bien-tôt des sujets d'amusement pour vous, & pour moi d'allarmes. Car vous rapportez sûrement d'Italie le même caractere volage, & ardent à courir après de nouvelles

conquêtes. L'exemple vous séduit quand ce n'est pas celui de la fidélité. Le Comte de Saint-Paul a été le vôtre dans sa course legere & inconstante, ne le sera-t'il point, quand une passion l'a corrigé pour son malheur ?

La sienne pour ma sœur, que j'ai appris avec autant d'étonnement que de douleur, répondit le Comte d'Estouteville, n'est ni plus véritable, ni plus à l'épreuve de tous les événemens que la mienne. Vous seule, belle Suzane, pouvez faire mon bonheur, & je reviens avec la résolution d'en instruire ma mere. Que dites-vous,

s'écria Mademoiselle de Vallemont ? Quoi ! vous mettriez la Comtesse d'Estouteville dans le cas de me haïr, & de me regarder comme une ingrate ? Comme une personne indigne des bontés qu'elle a pour moi depuis mon enfance, & de l'honneur d'être sortie de son sang ? * Croiroit-elle que l'amour, malgré moi, ou plutôt avant que j'eusse la faculté de penser & de réfléchir, s'étoit rendu maître de mon cœur ? Non, au

* La Comtesse d'Estouteville étoit d'Estouteville, cousine germaine de son mari, fille de l'aîné. Ainsi les grands biens de cette illustre maison venoient de son côté.

contraire, elle le ſoupçonneroit d'artifice ; elle ſeroit perſuadée que j'ai ſacrifié la reconnoiſſance à l'intérêt ; elle croiroit qu'un deſir ſeul de fortune m'a fait chercher à vous ſéduire. Le public le pourroit penſer de même. Votre conduite legere & diſſipée, votre galanterie, tout juſtifieroit cet injurieux ſoupçon. Ah ! Comte, ce ſeroit acheter trop cher le bonheur d'être à vous ! Pour en être digne je dois être ſans tache. Je vous le dis, & je vous le jure. Jamais vous ne recevrez ma main, tant que le ciel conſervera à la Comteſſe d'Eſtouteville, des jours

que je souhaite aussi longs que tranquilles. Eh ! je les troublerois ces jours, pour lesquels une santé languissante fait sans cesse craindre ! Quoi ! je lui causerois un chagrin qui seroit toujours nourri par les reproches qu'elle se feroit d'avoir élevé & aimé si tendrement un monstre, qui devoit un jour la frapper mortellement ? Vous connoissez son ambition. Née de son sang, elle n'envisageroit pas comme une alliance utile à ses projets notre union. Elle en veut prendre une dans une maison dont la faveur vous mette à portée des graces &

des dignités. Ainsi , cher Comte , je préfere de courir les risques de mourir de douleur de vous avoir perdu , à celle que je ressentirois d'avoir aux yeux de la Comtesse d'Estouteville, les odieuses couleurs d'une ingrate , & d'une ame plus intéressée que sensible. Non , je ne consentirai jamais à perdre ni son estime , ni son amitié.

Le Comte d'Estouteville connoissoit Mademoiselle de Vallemont. Ainsi n'espérant de vaincre , ni ses délicats scrupules , ni sa ferme résolution , il ne combattit ni l'un ni l'autre ; mais il se plaignit vivement de ce que

l'amour, chez elle, n'étoit pas assez fort pour en triompher. Il a bien plus de pouvoir sur ma sœur, s'écria-t'il, elle condamne envain les tendres sentimens qu'il lui inspire. Oui, Suzane, elle aime le Comte de Saint-Paul. Tout m'en assure. Le plaisir qu'elle s'est fait de quitter la Cour, pour rester seule avec vous à Estouteville, pendant l'absence de ce Prince, son indifférence pour Sédan, que j'ai démêlée depuis long-tems, le soin que je lui ai toujours vu prendre d'éviter le Comte de Saint-Paul, soins que je croyois partir du ressenti-

ment qu'elle conſervoit du refus, que pour leur commun malheur, il a faitd ſa main ; ſa maladie, en même-tems qu'elle a cru ce Prince mort ; car, Sédan dans ſon premier moment d'effroi, ne lui permettoit aucun eſpoir, ſon empreſſement à s'inſtruire de la bleſſure du Comte de Saint-Paul, du péril où il a été, & de ſa convaleſcence, ſon émotion, ſon trouble en m'écoutant, & ſurtout en apprenant qu'elle ne doit le revoir qu'à la paix. Avouez-moi, ma chere Suzane, que mes conſéquences ſont juſtes.

Mademoiselle de Vallemont, fidelle au secret qu'elle devoit à la Princesse de Sédan, répondit avec un air naturel : Pouvez vous soupçonner d'une foiblesse votre sœur, elle, de qui la vertu fait l'admiration d'une Cour licencieuse ? Oui, répliqua d'Estouteville, mais je la soupçonne en la plaignant plus que je ne la blâme. Au contraire, mon estime pour elle en redouble. Sa vertu est éprouvée depuis que le Comte de Saint-Paul a paru à ses yeux. Avouez-le moi donc, car je ne puis douter que cette malheureuse passion ne soit connue de vous.

Le Comte de Saint-Paul ignore son bonheur, les deux lettres que je n'ai pu refuser à ses instances, d'envoyer à ma sœur, m'en sont les garands. Ce Prince croyant avoir à peine deux jours à vivre, il y auroit eu dans sa premiere lettre des plaintes & des regrets d'une autre nature, si ma sœur lui avoit avoué sa tendresse pour lui.

Mademoiselle de Vallemont, fâchée de la pénétration du Comte d'Estouteville, & craignant qu'une trop opiniâtre défense, loin de diminuer ses soupçons ne les fortifiât, se contenta de l'assurer, qu'elle n'avoit ja-

mais apperçu la moindre trace, qui pût la conduire à croire la Princesse de Sédan, en proie à un amour désaprouvé par son devoir.

Après un entretien de deux heures, que l'amour avoit converti en momens, le Comte d'Estouteville passa chez sa sœur avec Mademoiselle de Vallemont. Ils convinrent ensemble qu'ils partiroient le lendemain, pour aller à Estouteville.

Au jour naissant ils étoient en chemin. Nous allons plutôt chercher ma mere, que la joindre, dit la Princesse de Sédan, car sûrement en vous voyant, mon frere, elle

voudra revenir à Paris. Cette idée empoisonne un peu le plaisir que j'ai de vous revoir. Cessez de craindre, lui répondit d'Estouteville. Si ce n'est que mon retour qui lui en donne l'envie, elle restera à Estouteville. Je vais la prier d'y passer cette automne. Oui je veux y demeurer jusqu'à l'arrière-saison. Puis-je être mieux ? j'y serai avec tout ce qui m'est cher. Ni l'amour, ni l'amitié ne m'y laisseront rien à désirer. Oui, belle cousine, ajouta-t-il en prenant les mains de Mademoiselle de Vallemont, & en les lui baisant, vous seule me suffirez.

Vous le croyez, repliqua-t'elle, quinze jours de solitude pourront bien vous désabuser. Non, répondit d'Estouteville. En tout cas je vous le pardonnerai, lui dit Mademoiselle de Vallemont. Non, vous dis-je, répéta d'Estouteville, je me fais un plaisir extrême de vous prouver en même-tems toute ma tendresse, & que je suis revenu de mes dissipations. Je ne veux plus être occupé que de vous. Je veux dorénavant que vous m'aimiez sans inquiétude. En effet, qui mérite autant que vous, ma chere Suzane, de fixer un inconstant ? Je

ne ſçaurois cependant me ſçavoir mauvais gré de toutes mes legeretés. J'en ai de la honte ſans m'en repentir. Elles m'ont donné les occaſions de connoître & de ſentir le prix d'un cœur comme le vôtre. Elles m'ont toujours attaché davantage. Sans ces legeretés, peut-être mon amour ſeroit tombé dans une langueur dont vous ne l'auriez pu guérir. Vous me faites trembler, s'écria Mademoiſelle de Vallemont. A ce diſcours, Comte, je dois craindre que vous ne deveniez trop ſage. Les épreuves ſont faites, répliqua-t'il en ſouriant.

Le plaiſir que goûtoit Mademoiſelle de Vallemont, en écoutant le Comte d'Eſtouteville, étoit altéré par la penſée que la ſatisfaction & les tendres diſcours de deux amans heureux, cauſoient à la Princeſſe de Sédan des réflexions douloureuſes, & que ſon cœur ſouffroit en comparant ſa ſituation à la leur. Ma couſine, dit-elle au Comte d'Eſtouteville, ſçait que je vous aime & que vous m'aimez ; cependant ma modeſtie eſt bleſſée de l'avoir pour témoin de vos tranſports, quoiqu'ils enchantent mon ame.

La Comteſſe d'Eſtoute-

ville, qui ne se flattoit pas de revoir si-tôt son fils, sentit tout le plaisir de la surprise. Il lui déclara d'abord qu'il ne venoit point à Estouteville, pour l'en arracher. Il lui dit qu'il connoissoit son goût pour ce séjour charmant, qu'elle sçavoit combien il s'y plaisoit, & qu'il étoit dans la résolution d'y passer l'automne avec elle. Vous, mon fils, s'écria-t'elle ! Eh quoi ! reviendriez-vous converti d'Italie ; ne seriez-vous plus libertin ? L'amour du plaisir & d'une vie libre, vous auroit-il quitté ! Quelle nouvelle ce seroit pour moi !

elle me feroit espérer, de vous voir cet hyver une femme digne de vous, prise dans une illustre maison, dont la faveur vous éléveroit bien-tôt aux suprêmes dignités.

Le Comte d'Estouteville ne répondit à sa mere, qu'en lui proposant de profiter du reste du jour, pour se promener dans les jardins, & dans le moment il sortit.

Ah! mes enfans, dit la Comtesse d'Estouteville, à la Princesse de Sédan & à Mademoiselle de Vallemont, mon fils est encore bien éloigné de me donner la consolation de le voir marié!

Quoi ! ſeroit-ce inutilement que j'aurois ménagé pour lui depuis ſon abſence, l'alliance du Maréchal de Montmorenci ? Mais allons le joindre. Peut-être que ſon ſéjour ici, que ma tendreſſe & mes inſtances réitérées, ſurmonteront ſon extrême éloignement, pour ce qui peut ſeul me donner une vieilleſſe heureuſe.

Le diſcours de la Comteſſe d'Eſtouteville avoit pénétré de douleur Mademoiſelle de Vallemont. Elle rougiſſoit d'avoir à ſe reprocher ſans ceſſe, d'être la cauſe ſecrette de l'injuſte réſiſtance qu'oppoſoit le Comte, depuis près

de dix ans, aux volontés de sa mere. Elle se reprochoit aussi de lui faire manquer un mariage qui le faisoit gendre du Maréchal de Montmorenci, maître absolu de l'esprit de son Roi & du Royaume.

Le premier moment où elle se trouva seule avec le Comte d'Estouteville, elle lui dit : Je ne puis vous cacher que j'ai le cœur déchiré. Il n'est pas fait pour la trahison. J'en fais une continuelle à Madame d'Estouteville, à laquelle je ne sçaurois plus tenir. Par pitié pour moi, Comte, consentez à ce que sa tendresse éxige de

vous. Je le veux ; je vous l'ordonne, & si vous me résistez, je vous y forcerai, en acceptant l'Amiral pour époux. Je ferai plus, je l'aimerai. Pour me débarrasser de ses soins, pour le guérir, vous le sçavez, je lui ai avoué ma tendresse pour vous. Malgré cet aveu la sienne pour moi est toujours la même. Il souhaite toujours de m'obtenir, & il espere qu'il devra cet avantage à votre inconstance & à ma raison. L'estime qu'il croit devoir à mon caractere, lui est un garand que le don de mon cœur suivra celui de ma main. Je la lui don-

ıerai, ſi vous refuſez celle
le Mademoiſelle de Mont-
morency. Mais ſi vous vous
rendez à ce qu'une mere,
à ce que votre élévation, à
ce que votre nom qui périt
avec vous, exigent, je vous
proteſte que je reſterai libre
toute ma vie, & qu'amie ſin-
cere de Mademoiſelle de
Montmorency, devenue la
Comteſſe d'Eſtouteville, je
paſſerai des jours heureux,
entre elle & vous. Je n'ai
qu'un cœur à vous donner,
& vous voulez me ſacrifier
honneurs, rang & dignités.
Non. Choiſiſſez Comte. De-
puis trois jours que nous
ſommes ici, que je vois vo-

effroi mortel. Qu'eſt-il donc arrivé ? je vous vois troublée & auſſi tremblante que lui. Vous pleurez ! Ah ! ma ſœur, répondit Mademoiſelle de Vallemont, que je ſuis à plaindre ! les mouvemens de l'amour & ceux de la reconnoiſſance me déchirent tour à tour. Mais c'en eſt fait, l'amour ſera la victime de la reconnoiſſance, & de ce que je me dois à moi-même ! Quel effort je viens de me faire ! Ce poignard que votre frere me reproche d'avoir enfoncé dans ſon cœur, avoit percé le mien avant qu'il en ait reçu le coup. Il eſt porté ce

coup

p, & duſſai-je en mou-r, ma réſolution ſera fer-me. Quelle eſt-elle donc cette réſolution, reprit la Princeſſe de Sédan ? Expliquez-vous. Alors Mademoiſelle de Vallemont lui dit le violent parti que lui avoit fait prendre ſes réflexions, en voyant l'amertume que répandoit ſur les jours d'une mere, auſſi tendre que reſpectable, le refus trop obſtiné de d'Eſtouteville ; ſur-tout aujourd'hui qu'il étoit le maître d'épouſer la fille du Maréchal de Montmorency. Il l'épouſera, ajouta-t'elle, ou j'épouſerai l'Amiral. Je lui donne quinze jours pour ſe

déterminer. Je vais les paſſer avec ma ſœur à l'Abbaye de Caën. Madame d'Eſtouteville n'en ſera pas ſurpriſe, je ſuis dans l'habitude, omme vous le ſçavez, de procurer ce plaiſir, à cette digne Religieuſe que j'aime. Et je vous proteſte que je n'en ſortirai que pour voir le Comte d Eſtouteville, accepter la main de Mademoiſelle de Montmorency, ou pour donner la mienne à l'Amiral. S'il lui faut cet exemple de courage je le lui donnerai, & bientôt après il le ſuivra. Mais, ma ſœur, obtenez de lui qu'il ne me réduiſe pas à cette cruelle extrémité. Par-

lez à votre frere, j'attendrai de vous sa réponse, avant de demander à la Comtesse d'Estouteville, la permission d'aller à Caën.

Votre résolution, répliqua la Princesse de Sédan, me jette presque dans le même état où elle vient de jetter mon frere. Non, vous n'obtiendrez pas de lui ce que vous en exigez. Je connois sa tendresse, vous seule pouvez le rendre heureux, & si vous vous obstinez à exécuter la menace que vous lui faites, vous aurez à pleurer, ou sa mort ou celle de l'Amiral. Eh bien ma sœur, reprit Mademoi-

ſelle de Vallemont, le parti que je prendrai ne fera courir de riſques ni à l'un ni à l'autre, & il forcera votre frere à ſe rendre aux vœux ardens de ſa mere. Allez lui parler, obtenez de lui, que Mademoiſelle de Montmorency vous donne des neveux, elle eſt charmante, il l'aimera, dès qu'il la poſſedera, allez, je vous attends.

La Princeſſe de Sédan revint; le déſeſpoir de mon frere, dit-elle à Mademoiſelle de Vallemont, eſt égal à ſon amour. Si vous ne renoncez à votre réſolution, elle ſera ſuivie de funeſtes effets. Celle de mon frere

m'a fait frémir Le moment où vous partirez pour Caën il partira pour aller à Paris se couper la gorge avec l'Amiral. Si la crainte d'un pareil éclat, si les malheurs dont il sera sûrement suivi, si les reproches d'une mere mourante de douleur de sa perte, ou de la disgrace de son fils, si celle où je serois livrée ne peuvent rien sur vous, il déclarera à ma mere votre réciproque tendresse. Juste ciel ! s'écria Mademoiselle de Vallemont, vous me faites trembler ! Que d'images effrayantes vous présentez à mon esprit allarmé ! Quoi ! je ne pourrai exé-

cuter le projet que m'a fait former le désir de remplir ce que je dois à la Comtesse d'Estouteville, sans lui faire courir le danger de perdre son fils ? Quelle affreuse alternative ! Que de craintes ! Que d'horreurs saisissent mon ame ! Eh bien, reprit-elle, après un moment de silence, Je me rends. Je suis trop foible pour combattre contre votre douleur & contre le désespoir de votre frere. Mais la guerre sans doute ne tardera pas à éloigner de nous Brion ou d'Estouteville, alors sans craindre de les compromettre, je pourrai me consacrer dans l'azile que ma sœur

a choisi pour y passer des jours tranquilles. Voilà ma derniere résolution. Sur tout gardez-m'en le secret. Je vous le garderai avec d'autant plus de fidélité, répondit la Princesse de Sédan, que vous n'exécuterez pas ce projet. Mon frere a un bon défenseur. C'est l'amour.

Dans ce moment le Comte d'Estouteville entra. Qu'avez-vous obtenu, ma sœur, dit-il à la Princesse de Sédan? L'arrêt de ma mort est-il prononcé? Mais que ce soit de votre bouche, cruelle Suzane, poursuivit-il, en se jettant aux pieds de Mademoiselle de Vallemont, que

je l'apprenne .... Parlez .... Achevez de m'aſſaſſiner ou rendez-moi la vie ..... Ah! je ſuis trop heureux , s'écria-t'il. Les larmes que vous verſez , & vos regards qui n'ont rien de ſiniſtre , m'aſſurent que l'amour triomphe des terribles réſolutions que vous aviez priſes ſans l'avoir conſulté.

Ce n'eſt pas l'amour , répondit Mademoiſelle de Vallemont ; c'eſt une ame trop timide qui les rend inutiles. Non , belle Suzane , reprit d'Eſtouteville , c'eſt une ame trop tendre. Ah ! Comte , lui dit Mademoiſelle de Vallemont , n'avouez jamais à

votre mere que j'ai séduit votre cœur. Donnez-m'en votre parole, & je vous donne la mienne de n'être jamais qu'à vous. Ne craignez plus l'Amiral. Les sermens furent réciproques, & l'amour rassuré, fit succéder aux allarmes & aux pleurs, les transports de deux cœurs dont il étoit le maître.

Celui de la Princesse de Sédan étoit toujours en proye à sa passion. Elle ne pouvoit éloigner un moment le souvenir trop tendre du Comte de Saint-Paul. Ce Prince écrivoit fréquemment à d'Estouteville, ses lettres, sans jamais nommer la Prin-

ceſſe de Sédan, ni le mot d'amour, étoient toujours remplies d'une deſcription de ſon état intérieur, de ce qu'il ſouffroit d'être abſent, de la vie triſte & languiſſante qu'il menoit, & des vœux ardens qu'il faiſoit pour la paix.

La Princeſſe de Sédan ne pouvoit s'empêcher de demander à ſon frere, quand le courier arrivoit à Eſtouteville, s'il avoit reçu des nouvelles d'Italie, ni maîtriſer ſes mouvemens de curioſité pour lire les lettres du Comte de Saint-Paul. Quelquefois, craignant la pénétration de ſon frere, elle

chargeoit Mademoiſelle de Vallemont, des queſtions qu'elle n'oſoit lui faire. Mais elle écoutoit les réponſes que faiſoit d'Eſtouteville avec un plaiſir dont elle ne pouvoit ſe défendre, & qui en la trahiſſant confirmoit toujours les ſoupçons de ſon frere. Je n'ai encore oſé, ma ſœur, lui dit-il quelques jours après leur arrivée à Eſtouteville, vous demander grace, pour ma complaiſance aux deſirs d'un mourant. La circonſtance, mon frere, répondit la Princeſſe de Sédan, & votre attachement pour le Comte de Saint-Paul vous ont excuſé. Je me re-

proche bien amérement aujourd'hui, reprit d'Eſtouteville, de n'avoir pas eu la force de lui refuſer la preuve d'amitié qu'il exigeoit de moi. Vous ignoreriez qu'il vous adore, & jamais il n'auroit eu la témérité de vous en inſtruire ; car ſon reſpect pour vous égale ſa paſſion. Mais, ma ſœur, ſi une longue abſence ne peut le rendre à lui-même, vous aurez bien à vous obſerver avec lui. L'idée d'une mort prochaine lui a fait échapper ſon ſecret. Ce ſera à vous, par votre attention à lui voler les moindres occaſions de vous entretenir, à lui im-

poser silence avant même qu'il ait osé vous faire souvenir qu'il a parlé.

La Comtesse d'Estouteville, aussi ambitieuse pour son fils que tendre, lui dit : Je veux bien rester ici. Je vous remercie même d'avoir désiré que j'y restasse l'automne. Vous avez plus pensé à moi qu'à vous. Mais je retournerai à Paris, si vous refusez d'y aller au moins tous les quinze jours, pour en passer trois ou quatre à faire votre cour au Roi. C'est votre maître, vous lui devez un respect qu'il faut lui prouver par des soins assidus, & qui en vous rendant agréa-

ble à ce Prince, vous montre digne de ses bontés.

Le Comte d'Estouteville, sans résister à sa mere, convint avec elle de la justesse de son raisonnement, & dès le lendemain il partit, après avoir conjuré Mademoiselle de Vallemont, de ne pas l'exposer à toutes les extravagances qu'il étoit capable de faire, si elle lui manquoit de parole, & après avoir pris celle de la Princesse de Sédan, qu'elle lui garderoit le dépôt qu'il lui confioit.

L'empressement du Comte d'Estouteville à revenir de la Cour, où les plaisirs devoient l'arrêter & lui rendre

le séjour d'Estouteville ennuyeux, en étonnant sa mere, fit craindre à la belle Suzane, qu'elle n'entrât en quelques soupçons. Afin de ne pas leur donner le tems de prendre naissance dans son esprit, elle dit à d'Estouteville, que pour ne pas paroître si peu semblable à lui-même, sur-tout montrant toujours le même amour pour la liberté, il devoit rester moins à Estouteville; elle ajouta, qu'elle exigeoit de lui qu'il parcourût tous les châteaux à la ronde, habités par des personnes de qualité, la plupart ses alliés, & qu'il y fît quelquefois de petits séjours.

Le Comte d'Estouteville, ne résistoit jamais aux volontés de Mademoiselle de Vallemont, ainsi elle fut obéie, & au delà de ses ordres, car d'Estouteville, en allant de châteaux en châteaux, avoit été mené chez la jeune veuve d'un Président du Parlement de Rouen. Elle avoit demeuré tout le tems de son deüil à la campagne. D'Estouteville la trouva charmante, elle devoit à plusieurs voyages qu'elle avoit fait à Paris, l'air du monde, & le ton de la bonne compagnie; avec une phisionomie languissante, mais fine, elle étoit vive, quand

e étoit animée par une
nverſation aimable.

Le deſir de plaire, qui dor-
oit depuis aſſez long-tems
ez le Comte d'Eſtoutevil-
, ſe reveilla, à la vue de
tte veuve. Il fut galant,
idu & empreſſé. Il ſe sou-
nt du rôle d'homme paſ-
onné, il le joua avec cet air
turel qu'il avoit acquis à
rce de le jouer. Il ne reſ-
it pas trois jours, ſans en
er paſſer un chez la Préſi-
nte, qui flattée des ſoins
un Grand de la Cour, jeu-
, beau, bien fait, ſpirituel
qu'elle ſe flattoit d'avoir
ndu amoureux, crut lui
voir plus que de la recon-
oiſſance.

Le Comte d'Eſtouteville, faiſoit ſouvent valoir à Mademoiſelle de Vallemont, ſa complaiſance de la quitter, pour aller s'ennuyer des pompeux complimens, des fades cérémonies, & des plates plaïſanteries des Gentilhommes de Province. Des reverences graves, de l'air précieux, des minauderies ridicules, & des diſcours méſurés de leurs femmes & de leurs filles. Lorſqu'il tenoit ce langage à Mademoiſelle de Vallemont, elle étoit inſtruite de ſa friponnerie. Dès qu'elle ſçut qu'il étoit accueilli & écouté, elle penſa à faire une galanterie pour

ui à la Préſidente. Elle lui nvoya un paquet par un inonnu. La Préſidente l'ouvre vec précipitation ; & avec ranſport, elle y lut ces vers.

ENVOI.

A la plus aimable de toutes les veuves, ar le plus amoureux de tous les hommes.

utrefois deux flambeaux brilloient dans
votre Cour,
'étoit celui d'Hymen, & celui de l'Amour,
Jn Prêtre alluma l'un, vos yeux font
briller l'autre.
L'Hymen voyant qu'auprès du vôtre,
Le ſien rendoit une pâle lueur,
vos tendres regards a caché ſa lumiere.
e flambeau de l'Amour en a pris plus
d'ardeur
Suivez celui qui vous éclaire.

On ſe ſouviendra que Ma-

demoiſelle de Vallemont ; avoit volé de mémoire ſes vers que d'Eſtouteville avoit faits pour la Marquiſe de Gaibriant. Elle ne s'étoit jamais vantée à lui de les avoir, il croyoit qu'elle ne les connoiſſoit pas. Elle les envoya écrits de ſa main à la Préſidente, & ſans ſignature.

L'Anonyme n'embaraſſa point la Préſidente. Elle ne douta pas que ces vers ne fuſſent du Comte d'Eſtouteville. Elle les liſoit & reliſoit toujours, avec un nouveau plaiſir, en attendant le moment d'en remercier celui, qu'elle croyoit les lui avoir envoyés. Enfin d'Eſtoutevil-

le arriva. Il lui trouva en l'abordant une vivacité qui ne lui étoit pas ordinaire. Je ſuis enchantée, lui dit-elle, de votre galanterie. Vos conſeils ſont ſéducteurs, je les ſuivrai.

D'Eſtouteville, déconcerté, ne ſçachant ce que la Préſidente vouloit lui dire, ne répondoit rien. Vous ſçavez affecter à merveille, pourſuivit-elle, l'homme étonné. Soyez moins myſtérieux. Votre aveu ne diminuera rien du prix de votre galanterie. Je ne ſçai, Madame, répartit d'Eſtouteville, ce que vous voulez me dire. Mettez-moi donc au

fait. Comte, lui dit-elle, c'eſt jouer trop ſérieuſement l'homme ſurpris. Quoi ! Vous ne m'avez pas envóyé des vers ? Non en vérité, répliqua d'Eſtouteville, un autre que moi en a le mérite ; ainſi nous ſommes deux qui adorons vos charmes. Vous ſeriez cinquante que ce ne pourroit être que vous, réprit-elle d'un ton impatienté. Vous ſeul êtes capable de penſer avec autant de délicateſſe, & de rendre ce qu'il penſe auſſi heureuſement. Si les choſes aimables que vous rimez ne ſont pas ſenties, au moins reſſemblent-elles bien au ſentiment. Eh bien !

Madame, lui dit le Comte d'Eſtouteville, puiſque vous voulez que je me pare des plumes d'autrui, montrez-moi donc les vers que vous avez reçus. Il n'y eut pas jetté les yeux que le rire le gagna. Ah! s'écria la Préſidente, vous voilà donc à bout de ce ſérieux affecté pour m'en impoſer! Vous venez de vous trahir. Convenez à préſent que vous êtes l'auteur de ſes vers. Je ne ſçaurois plus le nier, répondit d'Eſtouteville, il eſt vrai, Madame, c'eſt moi qui les ai faits. En avouant qu'ils étoient de lui, il rioit toujours, du tour plaiſant que

lui jouoit Mademoiſelle de Vallemont, pour l'inſtruire qu'elle ſçavoit qu'il n'étoit pas encore corrigé de ſes légéretés.

La Préſidente témoigna au Comte d'Eſtouteville ſa reconnoiſſance, avec une libéralité, qui payoit ſes vers beaucoup plus qu'ils ne méritoient. Il paſſa tout le jour avec elle, le tour de Mademoiſelle de Vallemont, loin d'altérer ſa gaieté y ajoutoit, & le ſuccès de ſes vers, le rendoit charmant.

En rentrant au château, il alla d'abord chercher Mademoiſelle de Vallemont, qu'on lui dit qui ſe promenoit

noit avec la Princesse de Sédan. Il les apperçut venant à lui, à mesure qu'il avançoit vers elles, il rioit jusqu'aux éclats. Je ne sçaurois en conscience, dit-il à Mademoiselle de Vallemont, vous sçavoir mauvais gré, de la maniere fine, dont vous venez de vous servir, pour enlever à la Présidente, non, un Amant, mais un homme à qui elle avoit inspiré des desirs. Au contraire, je vous conseille belle Suzane, si je tombe encore dans le même cas, de me faire de pareilles niches; car, en vérité, j'ai bien à vous en remercier, en même-tems que je vous jure,

de ne plus retourner chez la Préſidente. Pour vous prouver la ſincérité de ma promeſſe, je vais prier ma mere de quitter Eſtouteville, & juſqu'au jour que nous prendrons la route de Paris, je me conſigne moi-même ici. Avouez, Comte, lui dit Mademoiſelle de Vallemont, que je ſuis bien avantageuſe ? Je me ſers de vos propres armes, pour vous combattre. Et toujours pour vaincre, répondit-il. Avouez auſſi, mon frere, lui dit la Princeſſe de Sédan, que vous êtes bien fripon. Je n'en aime que plus ma chere couſine, répliqua d'Eſtouteville,

mais ma sœur, elle est comme ces gens riches & avares, chez qui on ne boit ni ne mange jamais.

Trois jours après cette avanture, la Comtesse d'Estouteville revint à Paris avec sa famille. Mademoiselle de la Marck, sentit autant de joie, en revoyant de retour la Princesse de Sédan & Mademoiselle de Vallemont, que la Princesse de Sédan, étoit mortifiée d'avoir quitté Estouteville. Vous venez, ma chere sœur, lui dit Mademoiselle de la Marck, pour briller aux rejouissances & aux fêtes qui célébreront la paix. On l'espere beaucoup.

Voilà la mere du Roi, & la tante de l'Empereur à Cambrai. Quel honneur pour ses deux Princesses ! Ce seront elles qui procureront à l'Europe une tranquillité qu'elle a perdu depuis long-tems. Nous reverons bien-tôt, vous, un époux, qui gémit d'être éloigné de ce qu'il aime. Moi, un Prince qui pendant son absence, a eu le tems d'oublier que je l'adore. N'importe, je serai toujours la même. Il n'a pas daigné, ce Prince, me faire souvenir que je lui ai dit que je l'aimois. Le Duc & la Duchesse de Boüillon, ont eu quelquefois de lui des assu-

rances de ſon amitié Il m'en a donné de ſon eſtime dans leurs lettres, mais il m'a refuſé le plaiſir de recevoir un mot de ſa main.

Il n'a pas cru devoir l'hazarder, lui dit Mademoiſelle de Vallemont, ſon reſpect pour vous, lui a défendu une liberté, qu'il a craint que votre ſévere vertu ne déſaprouvât. Que ce reſpect, reprit Mademoiſelle de la Marck, ou plutôt ſon indifférence, m'ont couté de larmes ! La paix qu'on eſpere le ramenera. Je ſens autant d'impatience pour le revoir que ſi j'en étois aimée. Juſqu'au moment de ſon dé-

part, il m'a épargné la douleur de le croire ſenſible pour une autre, puiſſe-t'il toujours me l'épargner! puiſſe-t'il à ſon retour, trouver encore le même plaiſir à l'Hôtel de Boüillon! Car, je vous avoue ma foibleſſe, tant que ce Prince n'aimera rien plus que moi, je me flaterai que l'eſtime & la reconnoiſſance, pourront à la fin lui faire perdre cet amour qu'il a pour la liberté. Je n'ai du moins, à combattre que cet amour. Peut-être le vaincrai-je.

Ces entretiens gênoient toujours Madame de Sédan. Ils lui cauſoient une honte

intérieure & excitoient chez elle des reproches amers. Elle se croyoit criminelle de les entendre sans désabuser Mademoiselle de la Marck. Plus elle la sentoit à plaindre, plus elle la voyoit tendre, & plus son amitié pour elle redoubloit. Elle ajoutoit encore à son embarras, lorsque cette estimable fille, en lui laissant voir toute sa tendresse, lui confioit ses peines. Néanmoins, la Princesse de Sédan ne pouvoit s'empêcher de penser avec complaisance qu'elle étoit aimée du Comte de Saint-Paul, & c'étoit en vain qu'elle se reprochoit aussi,

ſon impatience pour revoir ce Prince, quoiqu'elle ſe promît de l'éviter avec ſoin.

Toutes les nouvelles qui arrivoient de Cambrai, la troubloient également. Si elles faiſoient concevoir de l'eſpérance pour la paix, elles lui donnoient occaſion de blâmer les mouvemens qu'elles cauſoient en elle. Si elles faiſoient craindre de ne pas ſurmonter les difficultés, que l'Empereur y trouvoit, elle déſaprouvoit l'impreſſion douloureuſe qu'elle en recevoit.

Madame Louiſe & l'Archiducheſſe, connoiſſoient l'étendue de leur génie, leur

estime étoit réciproque, leur zèle pour donner la paix à l'Europe étoit sincere, mais les voies pour y parvenir étoient difficiles. Ces deux Princesses ne pouvoient se flatter de se surprendre, ayant également de la pénétration & de la sagacité. La dissimulation, la finesse, les détours pour arriver à leurs fins, étoient inutiles. Elles ne pouvoient penser en secret; elles se devinoient : elles sentirent la nécessité de mettre pour tiers entre elles la bonne foi. L'Archiduchesse traitoit pour un vainqueur. Quel avantage!

Madame Louise dans cet-

te position délicate, craignant de manquer d'éteindre le flambeau de la guerre, qui pouvoit porter le feu jusque dans le cœur de la France, accorda à l'Archiduchesse, certains articles, qui faisoient naître tous les jours de nouvelles difficultés, de la part de l'Empereur. Enfin, ces deux Princesses conclurent la paix, à la satisfaction de François I. de Charles V. & de leurs sujets. On l'appella la paix des Dames. Un des articles fut que le Roi épouseroit Eleonore, sœur de l'Empereur & veuve du Roi de Portugal, ainsi que ce mariage avoit été proposé & arrêté

à Madrid, pendant la priſon de François I.

Le retour de Madame Louiſe à Paris, fut un triomphe pour elle. Tout le peuple au comble de ſes vœux, & dans ſes tranſports de joie, la nommoit la libératrice de la patrie. Le Roi toujours rempli de tendreſſe, pour une mere, qu'il regardoit comme ſon premier Miniſtre, vit avec un plaiſir ſenſible le reſpect, l'eſtime & l'amour de ſes ſujets pour cette Princeſſe.

Antoine de Léve fit oublier au Comte de Saint-Paul, la victoire qu'il avoit remportée ſur lui, en cauſant

à son ame, une joie qu'il est plus aisé de comprendre que d'exprimer. Il lui apprit la nouvelle de la paix, & ajouta qu'il avoit la liberté, de même que le Prince de Sédan, & le Marquis de Montejan, tous deux présens.

Antoine de Léve, avoit à peine achevé de parler, que les ordres du Comte de Saint-Paul, étoient donnés pour son départ. Je crois votre impatience extrême, dit-il à Monsieur de Sédan, pour revoir une Princesse que vous aimez, cependant j'arriverai avant vous, car, je pars dans ce moment. Il partit, & quelques heures après le Prin-

ce de Sédan le suivit.

Le Marquis de Montejan marchoit avec le Comte de Saint-Paul, qui le pria en arrivant d'aller chez le Duc de Boüillon, annoncer sa visite aussi-tôt qu'il auroit vû le Roi. La prudence de ce Prince, lui avoit fait penser, qu'il devoit prendre cette précaution, pour prévenir la surprise, que sa présence, non attendue, pourroit causer à la Princesse de Sédan. Il alla chez le Roi, qui lui dit, croyant lui voir un air un peu embarassé, Comte de Saint-Paul, je sçai la vigoureuse défense que vous avez fait, & que si j'ai perdu, la

derniere armée que j'ai envoyée en Italie, ſous vos ordres, je ne dois l'imputer qu'au deſtin, qui avoit juré de m'empêcher de conquérir le Milanès. Ce diſcours obligeant flatta le Comte de Saint-Paul, & ajouta encore à ſon attachement pour le Roi.

En ſortant de chez François I. le Comte de Saint-Paul alla chez la Ducheſſe de Boüillon. Il avoit plus d'un ſujet d'être ému. Il alloit voir la Princeſſe de Sédan, il alloit éprouver l'embarras que lui cauſeroit la préſence de Mademoiſelle de la Marck, il alloit avoir à contraindre

tous ses mouvemens. Il trouva avec le Duc & la Duchesse de Boüillon, la Princesse de Sédan, Mademoiselle de la Marck, Mademoiselle de Vallemont, le Comte & la Comtesse d'Estouteville, Montejan, & plusieurs autres personnes de la Cour. La joye que chacun témoignoit avec empressement au Comte de Saint-Paul, de le revoir, après avoir craint pour sa vie, empêcha d'appercevoir le trouble de la Princesse de Sédan.

Votre présence, lui dit Mademoiselle de la Marck, laisse desirer à ma sœur celle de mon frere. Je ne sçai mê-

me si votre arrivée ne lui cause point d'allarmes car le Prince de Sédan, devoit être, je crois, plus pressé que vous de partir, Montejan ne nous en a-t'il point imposé [pour nous cacher quelque accident] en nous assurant qu'il vous suit.

Montejan vous a dit vrai, répliqua le Comte de Saint-Paul, votre frere nous suit, vous pouvez m'en croire. Je dis vrai, continua ce Prince, car j'entends un bruit de chevaux qui l'annonce. Le Prince de Sédan entra. Le chagrin que me cause le retour de Sédan, dit bas le Comte de Saint-Paul à Montejan, est

bien adouci par la réception que lui fait la Princesse de Sédan. Vois son embarras, à travers la joye qu'elle veut montrer. Cet embarras n'est point causé par le trouble charmant que l'amour porte dans un cœur, tel enfin que je l'ai lû dans ses yeux au moment que j'y ai paru.

Mademoiselle de la Marck de son côté, disoit bas à la Princesse de Sédan : Que dites-vous de l'empressement du Comte de Saint-Paul ? A peine s'est-il donné le tems de voir le Roi, avant de me chercher. Avez-vous remarqué quelle étoit son

émotion en se présentant à nos regards. On lisoit dans les siens le contentement de son ame. Dites-moi donc, ma sœur, ce que je dois penser; car tout en lui ressembloit à l'amour & y ressemble encore. Regardez-le. Voyez la vivacité de ses yeux, qui n'osent presque rencontrer les miens. On voit sa joye d'être ici, parlez. Je ne puis rien prononcer, répondit la Princesse de Sédan, sur la conduite à votre égard du Comte de Saint-Paul, permettez-moi, ma sœur, de garder silence.

Les transports de joye de Mademoiselle de la Marck

causoient une peine infinie à la Princesse de Sédan, mais qu'elle étoit irritée contr'elle-même, quand elle se souvenoit des mouvemens de foiblesse où elle s'étoit abandonnée, lorsqu'elle croyoit le Comte de Saint-Paul mourant. Avec quelle criminelle complaisance, disoit-elle à Mademoiselle de Vallemont, je me suis livrée au plaisir de me croire adorée de ce Prince. Je rougis en me souvenant que je désirois qu'il mourût avec la consolation d'être persuadé que je l'aimois. Ah! ma sœur si je croyois qu'il le pensât j'en mourois de honte. C'en

eſt fait, je veux combattre & vaincre ma paſſion. Je ſuis trop humiliée & trop effrayée des égaremens où elle m'a jetté juſqu'au moment où j'ai été certaine que le Comte de Saint-Paul étoit rendu à la vie. Son retour, ſa préſence, me donnent des forces contre lui. Pourquoi le Duc & la Ducheſſe de Boüillon, ſont-ils ſi foibles pour leur fille ? Que je leur veux de mal de leur aveugle condeſcendance pour elle ! Car, enfin, qu'attendent-ils pour être ſans eſpérance ? Le Comte de Saint-Paul, muet avec eux, n'a rien à dire à Mademoiſelle

de la Marck qui puisse flatter sa tendresse.

L'effort qu'avoit fait Mademoiselle de Vallemont de vouloir forcer le Comte d'Estouteville, à épouser Mademoiselle de Montmorenci, pour procurer à Madame d'Estouteville une satisfaction qui manquoit au repos de ses jours, avoit frappé la Princesse de Sédan. Cette générosité dont l'impression lui étoit restée & qu'elle regardoit comme un exemple digne d'être suivi, sembloit lui prescrire d'obtenir d'elle le même effort en faveur de Mademoiselle de la Marck. Elle ne pou-

voit douter que le Ma
de Montejan ne fût le
fident de la passion du (
te de Saint-Paul, & l
positaire de toutes ses
sées, son frere l'en avo
surée. Elle résolut d
parler. Elle sentoit qu
qu'il diroit de sa pa
Comte de Saint-Paul
roit bien plus de poid
tout ce que pourroit lu
le Comte d'Estoutevill

Peu de jours après l
tour du Comte de S
Paul, elle dit à Mont
en présence de Madem
le de la Marck, qu'elle
loit avoir avec lui, une
versation particuliere,

même-tems elle l'emmena dans le jardin. Vous sçavez, lui dit-elle, tout ce qui se passe dans l'intérieur du Comte de Saint-Paul, & vous allez sçavoir ce que je pense de sa conduite à l'égard de Mademoiselle de la Marck. Conduite qui lui coûte mon estime, & qui m'en fait tous les jours détester la cause. Veut-il toujours tromper cette respectable fille; qui me devient plus chere à mesure que je la sens abusée par des fausses apparences? Veut-il toujours l'immoler à un caprice, qui prouve bien plus la foiblesse de son ame que la fermeté? Il a osé m'ins-

truire que j'étois l'objet de ce caprice de l'amour. J'ai pardonné cette hardiesse à l'état où il se croyoit, & je l'aurois oublié, si Mademoiselle de la Marck n'en étoit pas la victime. Je m'en souviens dans ce moment, mais c'est pour lui reprocher comme indigne de lui, cet amour insensé ; c'est pour lui en demander une preuve qui peut seule m'être agréable. C'est d'épouser Mademoiselle de la Marck. Ah ! Princesse, s'écria Montejan, vous ne l'obtiendrez pas ! Sa probité & mon amitié pour Mademoiselle de la Marck, l'exigent également, reprit Madame

Madame de Sédan, & auront toutes deux également à murmurer contre lui, s'il hésite à leur accorder ce qu'elles lui demandent.

Je gémis tous les jours, répondit Montejan, de la fatale destinée d'un Prince qui a pu être le plus heureux de tous les hommes en vous possédant. Depuis quatre ans je le sollicite en faveur de Mademoiselle de la Marck. Je suis assez attaché à lui pour oser lui montrer tout le blâme que lui attireroit son procédé s'il étoit jamais découvert. Et oubliez vous, lui dit la Princesse de Sédan, à le faire trembler des

risques que me feroit courir cette découverte ? Je n'ai rien oublié, répliqua Montejan, pour le ramener au simple respect qu'il doit à votre vertu. Pour le forcer à ne point tromper les espérances de Mademoiselle de la Marck, mais tout céde à sa passion.

Il s'en falloit bien que la Princesse de Sédan ne jouît de la tranquillité qu'elle paroissoit avoir, en parlant à Montejan & en l'écoutant. Je ne vous charge point, lui dit-elle, de me rendre la réponse du Comte de Saint-Paul. Je l'attends de sa conduite, je n'en veux point

d'autre. En achevant ces mots la Princesse de Sédan se leva pour aller au-devant de sa belle-sœur, qui inquiette de son entretien avec l'ami du Comte de Saint-Paul, venoit la joindre.

La curiosité vous fait nous chercher, dit la Princesse de Sédan, vous croyez peut-être que nous parlions de vous. Je m'en flattois, répondit Mademoiselle de la Marck. Non, répliqua Madame de Sédan, je faisois à notre ami Montejan, des questions qui regardent mon frere, pendant son séjour en Italie. Car je pense, ou qu'il n'en a pas eu le tems, ou

qu'il a été galand avec les Italiennes, qui sont aimables & qui aiment les François.

Le Comte de Saint-Paul, avoit vû Madame de Sédan emmener Montejan, il étoit bien plus inquiet du sujet de leur conversation que Mademoiselle de la Marck, & la Princesse de Sédan jugea de l'impatience du Prince pour la sçavoir, lorsqu'en rentrant, il demanda à Montejan, s'il avoit assez de la promenade qu'il venoit de faire pour en refuser un au bois de Vincennes. Ils partirent.

Quelle confidence vient de te faire la Princesse de

Sédan, lui dit le Comte de Saint-Paul ? Je tremble en te faisant cette question. Que vas-tu me répondre ? Rien, qui vous soit agréable, répliqua Montejan. Ecoutez-moi, Prince, sans m'interrompre. Je vais vous répéter notre entretien sans y changer un mot. Alors Montejan le lui rendit tout entier. Tu ne me dis pas Montejan, quel étoit l'air, la phisionomie, le ton, la voix de cette cruelle Princesse, pendant ce terrible discours ? Son extérieur, répliqua Montejan, paroissoit tranquille ; mais je voyois son ame agitée. Eh bien ! Prince que

ferez - vous ? Je désobéirai, répondit-il. Non je ne crois pas la paix assez affermie, pour ne pas craindre une nouvelle guerre. Que sçait-on les événemens qui peuvent arriver ! Je puis y périr. Mais Sédan n'est pas invulnérable. Si un malheureux coup rendoit la Princesse de Sédan libre, quel seroit mon désespoir, si des nœuds indissolubles m'engageoient, j'en mourrois de douleur. J'aurois l'injustice d'en rendre responsable l'objet avec qui je serois lié. Je le détesterois. C'est assez que la Princesse de Sédan soit enchaînée, sans que je prenne des

fers. En vain elle exercera contre moi, toute la rigueur que sa vertu & ses craintes lui suggéreront, je résisterai. Mais retournons chez la Duchesse de Boüillon. Non, Prince, répondit Montejan, la prudence vous le défend. Le trouble que vous cause ce que je viens de vous dire, pourroit inquietter Mademoiselle de la Marck. Un rien quelquefois a fait deviner de grandes choses. Eh bien! repartit le Comte de Saint-Paul, allons chez moi. Allons m'y livrer sans contrainte à ma douleur.

Fin du second Tome.







